



SAGUENAYENSIA

Volume I—Numéro 1

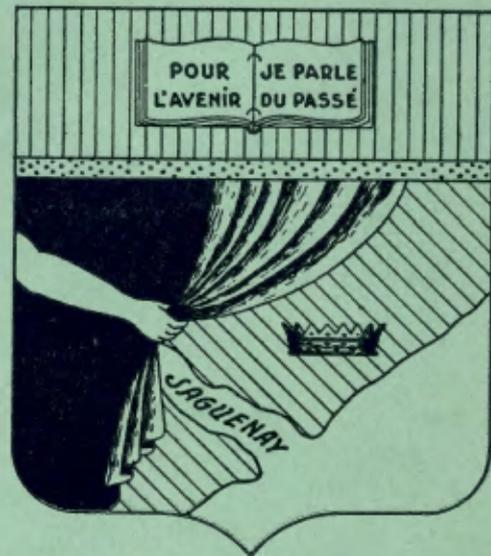
Janvier - février 1959

Revue

de la

Société Historique

du Saguenay



JE DÉVOILE

SUCCES A
"SAGUENAYENSIA"

•

Une maison d'affaires
de Chicoutimi

MEILLEURS VOEUX A
"SAGUENAYENSIA"

Hotel Chicoutimi

•

CHICOUTIMI

MEILLEURS VOEUX A
"SAGUENAYENSIA"

•

Une industrie
de Jonquière

Longue vie à "Saguenayensia"

**La Huche Sans Pareille,
Inc.**

Fondée en 1942

•

40, St-Jean-Baptiste

CHICOUTIMI



Publications en ligne de la Société historique du Saguenay

Recherche

- ⊙ La recherche s'effectue par mots-clés parmi les titres et les auteurs de chaque numéro, en utilisant un thème, un endroit, une année ou un auteur précis. La base de données recherche tous les mots inscrits individuellement dans l'indexation.
- ⊙ La reconnaissance optique de caractères (ROC) est active à chaque fichier numérique. Pour une recherche à l'intérieur de chaque numéro, il est conseillé d'utiliser la boîte de dialogue *Rechercher / Find* (CTRL + F).
- ⊙ Tous les titres d'articles sont répertoriés dans la table des matières des fichiers numériques (signets).

Règles d'utilisation

- ⊙ Les auteurs conservent leurs droits d'auteurs.
- ⊙ La Société historique du Saguenay conserve ses droits en tant qu'éditeur.
- ⊙ En vertu des dispositions de la [Loi sur le droit d'auteur](#), les articles parus ne peuvent être reproduits totalement ou partiellement, traduits, distribués ou adaptés sans l'autorisation écrite de l'auteur et de la Société historique du Saguenay.
- ⊙ La référence aux informations disponibles est obligatoire. Elle doit comprendre les noms et prénoms des auteurs, le titre de l'article, le titre du périodique, l'année de publication ainsi que la page de référence.
- ⊙ Il est de la responsabilité de l'utilisateur de se conformer aux différentes lois en vigueur.

Bases de données en ligne

- ⊙ Pour plus de contenus historiques, des lectures et recherches supplémentaires sont possibles grâce aux bases de données¹ de la Société historique du Saguenay au www.shistoriquesaguenay.com :
 - Publications en ligne
 - Archives en ligne
 - Bibliothèque en ligne
 - Images en ligne
 - Capsules historiques
 - Et autres

Devenir membre de la Société historique du Saguenay

- ⊙ Avec votre appui, vous participez à la mission de la Société historique du Saguenay qui est de diffuser, acquérir, traiter et conserver le patrimoine documentaire du Saguenay–Lac-Saint-Jean. Être membre de la Société historique du Saguenay vous donne accès à la revue d'histoire *Saguenayensia*, ainsi qu'à des escomptes sur des produits en boutique et des reproductions de documents d'archives. Visitez notre [boutique en ligne](#) pour découvrir la variété des produits disponibles.

¹ Les bases de données disponibles peuvent varier.





Saguenayensia

Revue de la Société Historique du Saguenay

Volume 1—Numéro 1

Janvier-février 1959

SAGUENAYENSIA

Directeur :

Mgr Victor Tremblay.

Président du Conseil d'Administration :

M. J.-Eugène Houde.

Adresse :

Au Séminaire, Chicoutimi.

Imprimée au
Progrès du Saguenay, Ltée.

SOMMAIRE

Vol. 1, No 1	Janvier-février 1959	Pages
Editorial		1
"Saguenayensia"		2
La Société Historique du Saguenay a 25 ans. — Mgr Victor Tremblay		2
Le site historique de Métabetchouan. — La Société		3
Questions et réponses		5
Vestiges saguenéens de l'expédition de Phipps. — Mgr René Bélanger		6
Nomenclature des noms géographiques de la Côte Nord. — Mgr René Bélanger		8
Le premier couple marié à Chicougamau. — Lawrence Hart ...		10
Une famille Buckell. — Mgr Victor Tremblay		15
Rivière du Moulin: Origine du nom. — Léonidas Bélanger		18
Mémoires d'un vieillard. — Antoni Joly		20
Nouvelles de la S.H.S.		21

NOTRE REVUE

La Société Historique du Saguenay se proposait depuis assez longtemps de publier une revue pour faire mieux connaître à nos gens et à ceux de l'extérieur notre grande région, et spécialement son histoire, sa géographie et sa contribution à l'activité matérielle, intellectuelle et même spirituelle du monde. La réalisation du projet devait se faire attendre encore une couple d'années, mais un concours de circonstances l'a hâtée et nous nous en réjouissons.

Voici donc cette revue. Sous le nom de SAGUENAYENSIA, elle entre dans la carrière et se présente, modeste dans son allure mais d'une ambition illimitée dans le domaine de l'œuvre qu'elle entreprend; car nous croyons qu'elle n'aura jamais épuisé la matière et qu'elle n'aura jamais achevé de renseigner des générations qui se renouvellent sans cesse.

Notre revue se consacre spécialement à l'histoire et à la géographie, mais en les comprenant dans le sens le plus large. Dans le plan de l'histoire entreront la documentation, la biographie, le généalogie, l'anecdote, et tout ce qui sert à révéler ou expliquer le passé; dans celui de la géographie seront incluses la cartographie, la toponymie, l'ethnologie et même la géologie; elle couvre ainsi tous les aspects sous lesquels il y a utilité à connaître la région du Saguenay.

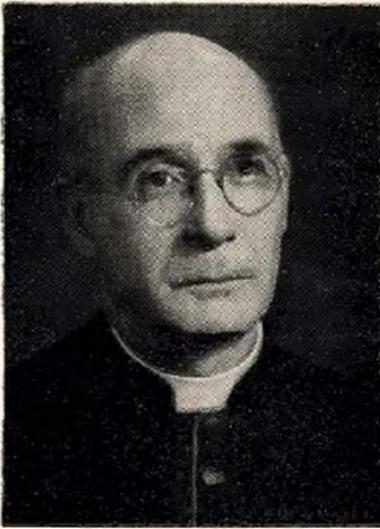
Notre intention est de faire place à la production intellectuelle due aux écrivains originaires de chez nous ou inspirée par les choses de la région, et de même à l'activité des nôtres à l'extérieur.

SAGUENAYENSIA est dirigée et publiée par la Société Historique du Saguenay. Nos collaborateurs sont responsables des articles qu'ils signent; ces articles ne sont cependant acceptés qu'après un contrôle suffisant par la direction de la revue, et on peut compter sur leur exactitude.

Pour aider au soutien de la publication, nous avons sollicité les concours de bienveillants annonceurs, les invitant à préparer eux-mêmes des notes d'histoire au sujet de leur personne ou de leur entreprise; leur annonce sera ainsi un appoint d'information qui ne peut qu'être utile et qui cadre avec l'ensemble de la matière.

Nous espérons que SAGUENAYENSIA sera bien accueillie, qu'elle ira sans cesse en s'améliorant, qu'elle étendra et prolongera indéfiniment son rayonnement, et surtout qu'elle sera largement utile à ceux qui la liront et à la région qu'elle veut servir.

La Direction.



*Mgr Victor Tremblay
Directeur de la revue.*

"SAGUENAYENSIA"

Le nom de notre revue est emprunté à la langue latine et appartient à l'ordre de ces noms en faveur à notre époque: "Ecclesia, Historia, Musica, Geographia, Nova Francia, Periodica, Anthropologia . . .

Il a été suggéré par le titre de la fameuse collection *Varia Saguenayensia*, faite par l'abbé V.-A. Huard et contenant à peu près tout ce que les journaux du Canada et de l'étranger ont publié concernant la région du Saguenay pendant plus de quarante ans (1858-1901), une mine extraordinaire pour l'histoire de notre région.

Saguenayensia a la forme et le sens de l'adjectif latin correspondant à "saguenéen" au pluriel du genre neutre. Ainsi sa signification exacte est: "les choses saguenéennes" — tout ce qui est saguenéen: son passé et son présent, ce qui l'explique et le décrit, ce qui le révèle et ce qui lui appartient.

On ne pouvait guère trouver de terme plus complet et plus substantiel pour dire en un seul mot le caractère et le but de notre revue saguenéenne d'histoire et de géographie.

Le nom est savant sans être pédant; il est très précis et ne peut pas s'appliquer ailleurs ni à autre chose; il a même le pittoresque d'être un peu compliqué d'apparence sans être trop difficile à dire. Il a de plus le mérite de contenir le mot "Saguenay" dans sa forme authentique sans l'altération de l'orthographe exigée par la forme française "saguenéen".

Nous avons constaté que le nom *Saguenayensia*, qui a parfois surpris à l'abord, plaît beaucoup dans presque tous les milieux. Nous espérons que la revue plaira aussi, si elle est, comme son nom, riche de substance instructive et intéressante.

La Société Historique du Saguenay a 25 ans

La publication de la revue *SAGUENAYENSIA* est l'événement qui marque les vingt-cinq ans de la Société Historique du Saguenay. Et le fait n'est pas étranger, on le devine, à la décision de hâter la date de la publication.

C'est en effet en janvier-février 1934 que la Société Historique du Saguenay s'organisait, ou, plus exactement, se réorganisait. L'auteur de la première société historique (créée en 1924), M. l'abbé J.-Edmond Duchesne, supérieur du Séminaire, m'avait confié cette tâche, et le 23 février 1934 avait lieu la première réunion des fondateurs.

Depuis cette date, une étape d'un quart de siècle, la vie de la Société Historique du Saguenay a été continue, sans fléchissement, et son progrès de même. D'une année à l'autre, elle n'a pas cessé d'accroître le rythme de son activité et de son développement; et aujourd'hui elle peut se reconnaître comme une institution établie, ayant sa place reconnue et son rôle affirmé dans le bel ensemble des organismes constituants de notre région.

Surtout elle a des états de service, et c'est ce qui compte avant tout aux yeux de ceux qui dirigent la Société Historique du Saguenay. — Bien des gens, peu ou pas initiés à l'utilité pratique de l'histoire et aux bénéfices de toutes sortes qu'un peuple en retire, sont sous l'impression que la Société Historique est une affaire d'amateurs, un honnête moyen de distraction, comme un club de cartes ou un groupement de chanteurs.

C'est tout autre chose, et le bilan de ce que notre société d'histoire régionale a fait jusqu'à présent pour le bien de la population saguenéenne, individuellement et globalement, la documentation qu'elle a amassée pour l'étude et la solution de multiples problèmes, la part qu'elle a faite pour le prestige extérieur du "royaume du Saguenay", ensemble et diverses parties: son œuvre, en somme, tant au point de vue de l'histoire de la région que de ses effets d'ordre culturel, social et même économique, est déjà quelque chose d'incalculable.

Ceux qui se dévouent pour cette œuvre trouvent dans ces résultats leur réconfort et le dédommagement de tous les sacrifices qu'elle leur a coûtés; ils y trouvent aussi un motif de fierté pour eux-mêmes et pour leur région, qui est sur ce point à l'avant de presque toutes les autres.

Car on peut dire que la région partage avec eux le mérite de cette œuvre: elle la comprend et la soutient; la Société Historique compte des membres dans presque toutes les parties du Saguenay, de Chibougamau à Sept-Îles; elle reçoit l'aide matérielle, non seulement du Séminaire de Chicoutimi, qui loge gratuitement ses archives et son secrétariat, non seulement de la Cité de Chicoutimi, qui héberge gratuitement son musée et lui verse chaque année un généreux subside, non seulement des Conseils de Comté et de plusieurs municipalités, qui lui accordent des subventions, mais aussi des compagnies industrielles, de plusieurs maisons d'affaires et d'un bon nombre de citoyens. — A ce point qu'en 1958 le total des dons de cette dernière catégorie égale presque celui des contributions des membres de la Société, et que la générosité de ceux-ci fait que, tous frais de perception déduits, la moyenne des contributions versées double le taux fixé.

Voilà des faits qui parlent, qui témoignent d'une véritable coopération entre la région et sa société historique et qu'il est agréable de signaler au terme des premiers vingt-cinq ans de la Société Historique du Saguenay.

Il reste du chemin à faire, pour la Société elle-même et pour la population et les institutions saguenéennes.

Escomptons ces progrès pour les prochaines années à venir.

Victor Tremblay, ptre, P.D.,
président de la Société Historique du Saguenay.

Le site historique de Métabetchouan



A l'embouchure de la rivière Métabetchouan, près du village de Desbiens, se trouve un des principaux sites historiques de notre région. On a commencé à le mettre en valeur, selon un plan défini qui comporte un parc historique et un parc de repos au bord du lac Saint-Jean.

Voici quelques indications sur l'intérêt particulier qu'offre cet endroit.

1. Sa position géographique, à l'embouchure de la rivière Métabetchouan, avait fait de ce site, de temps immémorial, un grand lieu de rendez-vous des tribus indiennes dans le vaste territoire qui s'étend entre le fleuve Saint-Laurent et la baie d'Hudson.

2. Son histoire positive commence en 1647, par trois faits dignes d'être commémorés :

Le Père Jean DeQuen, dans l'audacieux voyage où il découvrit le lac Saint-Jean (le 16 juillet 1647), mit pied à terre à cet endroit, but de son voyage, où étaient campés des Indiens de la nation de Porc-Epic. Il était le premier blanc à pénétrer là.

Il y passa trois jours à consoler les malades, à instruire et à baptiser. — Ce fut donc la première mission dans l'intérieur des terres du Saguenay.

Il avait eu, en arrivant, la surprise d'y trouver "une grande croix à l'entrée du lac", croix plantée par les Indiens eux-mêmes avant la venue de tout missionnaire.

3. Le même Père y revint plus tard, particulièrement en 1650, y donner des missions régulières; à cet endroit "où était le gros des sauvages" il célébraient les premières messes, sur un autel plus que rustique.

4. Dans la fameuse expédition qu'il fit à la baie d'Hudson en compagnie de Denis de Saint-Simon, le Père Charles Albanel s'arrêta pendant trois jours à cet endroit, au début de septembre de 1761.

"C'était autrefois, écrit-il, l'endroit où toutes les nations qui sont entre les deux mers de l'Est et du Nord se rendaient pour faire leur commerce; j'y ai vu plus de vingt nations assemblées. Les habitants ont été extrêmement diminués pendant les dernières guerres qu'ils ont eues avec l'Iroquois et par la petite vérole qui est la perte des sauvages; maintenant ils commencent à se repeupler par des gens des nations étrangères qui y abordent de divers côtés, depuis la paix."

5. En 1676, le Père François de Crespieu l y fondait la mission Saint-Charles, qui fut pendant vingt-cinq ans la résidence principale des Jésuites dans la région du Saguenay. La chapelle, construite aux frais de Sieur Charles Bazire, fut ouverte au culte en septembre de cette année. On y établit une ferme importante, avec 300 acres de terre en culture, des bâtisses et des troupeaux, des moulins, des vignes et des arbres fruitiers. — Des vestiges de tout cela ont été remarqués plus tard par maints visiteurs, notamment par des officiels comme Joseph-Laurent Normandin en 1732 et James McKenzie en 1808, Joseph Bouchette en 1828.

6. En même temps, 1676, Pierre Bécard de Grandville installait là, pour le compte d'Aubert de la Chesnaye, un poste permanent pour la traite des fourrures, avec logement, magasin, dépendances. — Après un temps de belle prospérité, ce poste fut temporairement abandonné, puis rétabli plus tard comme poste secondaire. Maintenu ensuite jusqu'à 1880 il fut un moment, de 1850 à 1863, le seul poste en opération dans l'intérieur du Saguenay.

7. C'est là que repose le célèbre Frère François Malherbe, jésuite, organisateur de cette belle installation qui permettait aux missionnaires du Saguenay de se procurer sur place à peu près tout le nécessaire. Ce vaillant religieux, qui jadis avait rapporté sur ses épaules les corps mutilés et rôtis des martyrs Brébeuf et Lallemant, mourut au poste de Métabetchouan le 19 avril 1696. Ses restes, inhumés sous la chapelle, reposent encore là; ils permettront peut-être un jour, si on les retrouve, de localiser exactement le site de la première chapelle, celle de 1676.

8. Dans sa Relation du Saguenay — 1720-30 (13 mars 1730), le Père Pierre Laure, jésuite, écrit au sujet de ce site: "Une partie de l'ancien établissement des missionnaires y subsiste encore, où l'on voit qu'il y avait un grand jardin et une chapelle où fut enterré notre frère Malherbe, sur la fosse duquel j'ai fait planter une croix".

9. Joseph-Laurent Normandin fait la description minutieuse des "maisons... qui servaient à l'établissement français..." et dont "il reste encore des vestiges considérables"; — "Une maison située à un arpent du bord du lac Saint-Jean...; à un arpent au sud de la maison". Normandin ne décrit que le poste de traite, il ne parle pas de la chapelle, alors disparue.

10. Les détails que donne James McKenzie dans son "Journal of a Jant through the King's Domain" indiquent un peu ce qu'était l'établissement des Jésuites. "On peut voir encore à cet endroit certains vestiges des travaux et améliorations qu'ils y ont faits. Les pruniers et les pommiers de leur jardin, qui sont devenus à l'état sauvage par manque de soin, produisent encore des fruits en abondance. Les fondations de leur église et de leurs autres bâtisses, ainsi que l'enclos de l'église sont encore visibles. La cloche de la chapelle, deux bûches de fer, un fer à cheval, une faux et une barre de fer de deux pieds de longueur, ont été récemment tirés des ruines de cette installation apparemment florissante jadis et dans le voisinage de laquelle s'étend une grande prairie où pousse beaucoup de trèfle."

Et dans son témoignage devant l'assemblée Législative de Québec en 1824, McKenzie ajoutait : "Les Pères Jésuites avaient des moulins au lac Saint Jean; on a trouvé dernièrement des matériaux qui avaient servi à leur construction."

11. Des informations identiques étaient données à la barre de la Chambre par François Verreault, qui avait passé sa vie, de 1763 à 1823, dans la région du Saguenay.

12. Lorsque les Pères Oblats furent chargés des missions indiennes du Saguenay, ils rétablirent

la mission Saint-Charles de Métabetchouan et construisirent, vers 1847, une première chapelle à l'embouchure de la rivière, sur la rive gauche, et plus tard une seconde à quelque distance de la rive droite, sur le coteau où la route régionale se rapproche tout près du chemin de fer, avec un cimetière adjacent. C'étaient la deuxième et la troisième chapelle au Poste de Métabetchouan.

13. Un plan fait en 1874 par Geo.-E. DuTremblay indique les sites de ces deux cimetières ainsi que les bâtisses et le jardin du poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson à cette époque. On y voit la poudrière mentionnée plus loin (parag. 16), laquelle peut servir de point de repère pour déterminer les sites actuellement incertains.

14. Des recherches faites en juin 1939 par M. J. W. Wintemberg, archéologue au service du Dominion, avaient pour but de retrouver, si possible, des traces du poste de traite primitif ou de la première chapelle, établis en 1876. Elles ne donnèrent pas le résultat désiré, étant donné les modifications subies par le terrain et l'impossibilité de déterminer les dimensions des terrains enlevés par l'érosion entre 1855 et 1890, de sorte que les distances précises données par Normandin (Cf parag. 9) ne pouvaient aucunement guider les recherches. C'est par les documents qu'on a trouvé la place exacte du poste de traite.

Monument du Poste de Métabetchouan.



15. La documentation est largement suffisante pour démontrer la valeur de ce site comme lieu historique. Par les seules mentions citées plus haut — lesquelles sont loin d'être complètes — on peut constater que ce site, qui de temps immémorial fut le lieu de rendez-vous des nations indiennes du Nord, garde le souvenir du découvreur du lac Saint-Jean, de la première mission dans la région, du Père Albanel et de plusieurs autres de nos fameux missionnaires, explorateurs ou trafiquants (Druillettes, Dablon, Dalmas, Silvy, Crespieul, La Vallière, Guillaume Couture, Denis Guyon, Denis de St-Siméon, Aubert de la Chesnaye, Denis Riverin, Joseph Dorval, J.-B. DesGroseilleirs, James McKenzie, les Verreault, Paschal Taché, etc.); il garde les restes du célèbre Frère Malherbe; il fut poste important de mission, "résidence" des missionnaires et exploitation agricole de 1676 à 1702 (175 ans avant la colonisation du Lac Saint-Jean), poste permanent pendant cette période et plus tard, sous tous les régimes, jusqu'à 1880 et l'un des anneaux les plus importants de l'antique chaîne commerciale qui allait de Tadoussac à la baie d'Hudson.

16. De ce riche passé historique il ne reste qu'un vestige: une petite poudrière qui semble appartenir à la période de la Compagnie du Nord-Ouest (1788-1821) et sur l'origine de laquelle nous n'avons pas encore de documentation. Son mérite est d'être le seul témoin actuellement visible de l'époque antérieure à la colonisation, et son cachet principal est de symboliser l'une des activités caractéristiques de ce lieu et de la région pendant des siècles, la traite des fourrures. Elle a été restaurée avec soin en 1940.

17. L'autre activité qui fait la trame de l'histoire locale du poste de Métabetchouan, les missions, a été rappelée par une modeste croix plantée solennellement en 1898, et tous les faits caractéristiques de son histoire ont été synthétisés dans le monument érigé en 1947 à l'occasion du troisième centenaire de la découverte du lac Saint-Jean.

18. Notons enfin que l'endroit est très beau; surtout au delà du chemin de fer où la vue sur le lac est magnifique. Il est d'accès facile et invitant, en marge immédiate de la route provinciale (route 55). Il se prête magnifiquement à l'installation d'un lieu de repos pour les voyageurs, d'un parc et de tout ce qui peut mettre en valeur les souvenirs historiques qu'il rappelle, choses dont la réalisation est commencée depuis quelques années et qui n'attend qu'une réponse effective à l'appel de la Société Historique du Saguenay.

La Société.

A bord de la *Grande Hermine*, vers les Sept-Iles: "Et par les sauvages que avions nous a esté dict que c'estoit le commencement du Saguenay, et terre habitée et que de là venoyt le cuivre rouge, qu'ils appellent CAIGNETDAZE." (Relation de Jacques Cartier.)

Questions et réponses

LES VINGT-ET-UN. — La question "Qu'est-ce que les Vingt-et-Un?" est quelquefois posée directement; elle se pose plus souvent indirectement par la confusion que révèle la manière d'en parler. Nous serions bien aises d'y répondre une fois pour toutes.

— Disons tout de suite que les Vingt-et-Un ne sont pas "21 colons", ni 21 pionniers arrivés ensemble à l'origine de la colonisation, comme plusieurs sont portés à supposer.

Ce sont 21 membres d'une société, les 21 actionnaires de l'association qui a entrepris le contrat de tirer 60,000 billots de pin des forêts du Saguenay, avec comme but principal de commencer effectivement la colonisation. Les membres de la Société des Vingt-et-Un étaient pour la plupart des gens âgés et c'est à peine si la moitié d'entre eux sont venus au Saguenay; six ou sept seulement y ont conduit ou accompagné les colonisateurs.

Il est donc inexact de parler de "l'arrivée des 21" ou de leur établissement. Le 11 de juin est la date de l'arrivée des pionniers (ils étaient 14) à la Grande Baie et non pas des "Vingt-et-Un", dont un seul était de l'équipe.

Il reste que c'est aux Vingt-et-Un, initiateurs et réalisateurs de l'entreprise, qu'on doit le début de la colonisation du Saguenay, en 1838. Ils ont leur monument à la Grande Baie, près de l'église de Saint-Alexis, avec une inscription portant leurs noms. Tout près de ce monument, la Roche des Pionniers, simple bloc de granit, marque le lieu et rappelle la date du débarquement des 14 premiers travailleurs, le 11 juin 1838.

ROBERVAL. — Une ville située sur la rive du lac Saint-Jean porte le nom de Roberval. On dit que c'est en l'honneur du sieur de Roberval qui est venu tenter un établissement près de Québec en 1542; ce personnage se serait-il rendu au lac Saint-Jean? — Une institutrice.

— François de la Rocque, seigneur de Roberval, n'est pas venu au lac Saint-Jean, ni même au Saguenay. Il a voulu se rendre dans le pays qu'on appelait le "royaume du Saguenay", mais il a pris pour cela le chemin de la rivière Ottawa, que les Indiens indiquaient comme une des trois routes de canot conduisant au coeur du prétendu royaume. Il ne s'est rendu qu'au lac des Deux-Montagnes. Sur une carte de cette époque on lit à cet endroit l'indication: "Jusques icy a esté Monsr de Roberval."

Celui qui a suggéré de donner ce nom à un canton riverain du lac Saint-Jean pensait que le Sieur de Roberval avait remonté la rivière Saguenay, ce qui était une erreur; mais ceux qui l'ont adopté l'ont fait pour honorer Roberval, non pas à titre de visiteur du Saguenay, mais à titre de premier lieutenant général (ou vice-roi) des pays de Canada, Hochelaga et Saguenay.

Vestiges saguenéens de l'expédition de Phipps

Le 13 de mars 1730, un missionnaire jésuite du Domaine ou Roi, le Père Pierre Laure, écrivait de Chicoutimi à son supérieur. Dans la première partie de son importante relation, il décrit longuement le fleuve Saguenay... "La nature semble y avoir ménagé d'heureux et de commodés entrepôts pour les voyageurs... Ces sortes de débarquements se trouvent plus à main à la côte du Nord. Partout presque se rencontrent des mouillages pour les bâtiments; les plus gros vaisseaux dans un besoin se trouveraient heureux de pouvoir s'y réfugier, ainsi que firent, l'année que les Anglais assiégèrent inutilement Québec, les navires français qui venaient mais trop tard au secours, et dont on voit encore les restes des casernes et des batteries à 2 lieues en deçà de Tadoussac."

Ces derniers détails, peu connus jusqu'ici, semble-t-il, eurent pour effet de piquer la curiosité du soussigné, qui entreprit immédiatement certaines recherches dans les documents, tout en se proposant de profiter de la première occasion favorable pour essayer d'identifier l'endroit mentionné par le Père Laure. Le premier travail fut singulièrement facilité par la lecture de l'ouvrage d'Ernest Myrand: "Sir William Phipps devant Québec". L'auteur y a réuni, comme dans une compilation, les différentes relations contemporaines du siège de Québec en 1690. On n'a qu'à puiser pour reconstituer l'épisode qui fait l'objet de cette communication.

"On attendait, dit Charlevoix, des navires de France et il était à craindre que, ne se défiant de rien, ils ne vinssent se livrer entre les mains des Anglais. M. de Frontenac qui pensait à tout et avait conservé dans l'embarras d'une surprise une présence d'esprit merveilleuse, dépêcha le même jour (15 octobre) deux canots bien équipés par le petit canal de l'Île d'Orléans, avec ordre, à ceux qu'il y fit embarquer, d'aller aussi loin qu'ils pourraient au-devant de ces navires et de les avertir de ce qui se passait". Ces navires étaient "Le Glorieux", "Le Saint-François-Xavier" et la frégate "La Fleur de May", partis de La Rochelle à la fin de juillet, chargés des fonds des troupes et des effets du Roi: farine, lard, etc. Le premier était monté par un équipage basque commandé par le capitaine Avismindy.

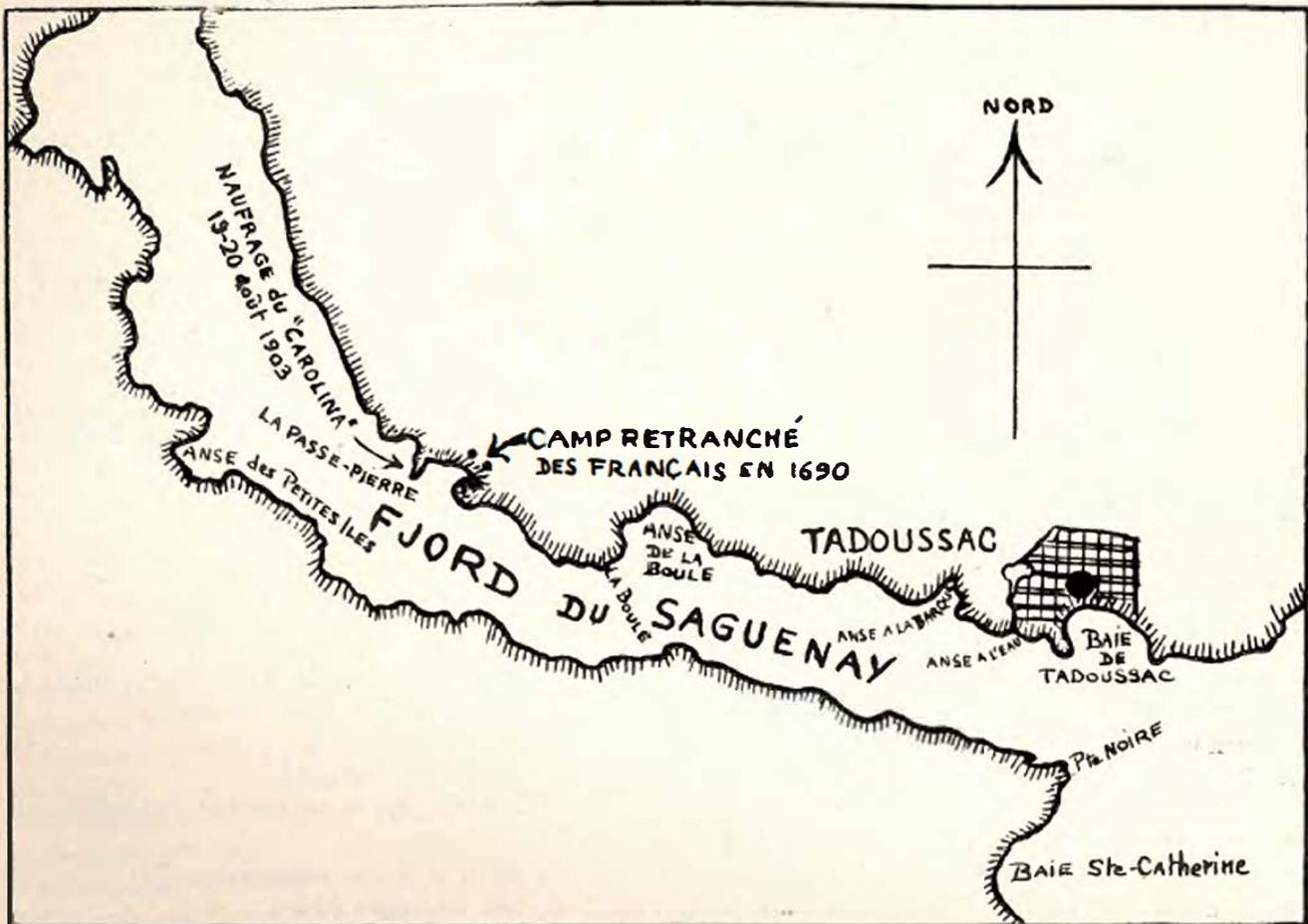
Celui auquel le gouverneur confia cette importante mission fut nul autre que Charles Aubert de la Chesnaye, de la Compagnie du Nord, très habile navigateur et tout à fait familier avec le Saguenay. M. Aubert rencontra les vaisseaux français entre la Baie St-Paul et l'Île-aux-Coudres, leur annonça le siège de Québec par les Anglais et les engagea à rebrousser chemin. Pendant ce temps, "on fit partir un gros détachement de troupes et de milices, lesquelles... joignirent les vaisseaux aux Bergeronnes où ils prirent la résolution de faire entrer les trois vaisseaux dans le Saguenay à l'abri d'un cap qui

s'appelle "La Boule", où il y a une petite anse de sable où l'on enfouit 4 à 500,000 livres d'espèces, étant défendue par une batterie de canon que l'on avait mise à terre. Lorsque les ennemis furent vis-à-vis le Saguenay, se défiant (doutant) que nos vaisseaux étaient dedans ils firent tous leurs efforts pour y entrer, mais les courants et les vents les empêchèrent. Ainsi, ils continuèrent à sortir du fleuve. Deux jours après, nos vaisseaux sortirent. Le vent du nord-est, qui leur fut favorable pour se rendre à Québec, fut tout à fait contraire aux ennemis..." (Gédéon de Catalogne).

Comme on avait eu soin de démâter "Le Glorieux" avant de le dissimuler, on lui remit sa mâture lorsque le danger fut passé. — "Le Saint-François-Xavier" vint mouiller devant Québec, le 15 novembre, "Le Fleur de May", le 16, et "Le Glorieux", le 17. On comprend l'enthousiasme des habitants du pays. "On attribue ce coup, écrit le P. Couvert à un confrère jésuite, à sainte Anne et à saint François-Xavier, à qui on s'était adressé par un voeu exprès pour l'heureuse arrivée de nos navires. Vous voyez, mon cher Père, que voilà un pays miraculeux".

Enfin, nous trouvons sur tous ces faits un témoignage autorisé dans la lettre que Mgr de Laval envoya, le 20 novembre 1690, à l'ex-gouverneur, M. de Denonville. "... Mais en quoi Dieu a fait paraître une protection plus particulière et toute miraculeuse, ç'a été dans la venue de trois de nos navires qui venaient, dans le temps que les ennemis se retiraient, à leur rencontre; et n'eût été qu'ils furent avertis à la Baie St-Paul, ils seraient tombés entre leurs mains. Ils ne purent néanmoins si bien faire qu'ils ne fussent aperçus des ennemis qui les virent entrer dans la rivière du Saguenay, n'ayant pas d'autre refuge; et comme les ennemis les poursuivaient pour y entrer après eux, le vent, qui avait été favorable aux nôtres, se changea en un moment, et, s'étant élevé une brume et un tourbillon de neige, ils furent rejetés du Saguenay, l'entrée duquel ils tentèrent jusqu'à quatre fois cinq jours durant, sans en pouvoir venir à bout. Et enfin une manière de tempête et foudre de neige survint qui les obligea de quitter prise et de disparaître... L'on estime que la perte de ces trois navires n'aurait été guère moins d'un million, qui aurait réduit le pays dans la dernière extrémité de misère et de pauvreté."

Une fois en possession de tous ces renseignements et, en particulier, de la désignation des lieux faite par Gédéon de Catalogne et le Père Laure, on pouvait songer à l'expédition. Celle-ci fut favorisée par le Ministère provincial des pêcheries qui mit gracieusement à la disposition des explorateurs le yacht "Le Saumon", de la station de pisciculture de Tadoussac. Le directeur de cette station, M. Robert Lagueur, fut malheureusement empêché de se joindre à la petite équipe, qui se composait



comme suit : Mgr René Bélanger, président de la Société Historique de la Côte Nord; M. l'abbé Etienne Deschênes, du diocèse de Québec; M. Albert Moreau, des Escoumins.

Le voyage se fit dimanche après-midi, le 14 juillet 1957, dans des conditions idéales. On eut vite fait d'arriver à La Boule, puis à la Passe-Pierre, où fit naufrage le "Carolina", dans la nuit du 19-20 août 1903. Mais nous n'eûmes pas à y aborder; car, immédiatement en bas de cette pointe rocheuse, de sinistre mémoire, se trouve le barchois qui sauva la Nouvelle-France "et sa fortune".

Ce petit port s'ouvre sur le Nord-Ouest et se trouve parallèle au Saguenay; une péninsule de granit l'en sépare et le dissimule tout à la fois. Si l'on considère sa superficie et ses fonds mi-vaseux et mi-sablonneux, on conçoit que les trois navires en questions aient pu aisément y pénétrer à marée haute et s'y échouer à basse mer.

Pendant que deux membres de l'expédition contournaient l'anse pour y constater bientôt plusieurs sites possibles de campements et les vestiges de nombreux foyers rustiques, M. l'abbé Deschênes faisait le même tour mais en pénétrant quelque peu dans la forêt de cèdres et autres résineux qui croît dans cet endroit. Parvenu à peu près à l'entrée du havre, du côté est, il découvrit d'abord un ruisseau qui dégringolait du haut de la montagne et sur le cours duquel on semblait avoir aménagé, à diffé-

rents niveaux, de petits bassins. Puis, tout près, les restes d'une construction qui nous a paru être une batterie de canon. Elle consiste en une plateforme faite de billes de cèdres juxtaposées, large de quatre pieds et longue de treize pieds et quatre pouces : en somme, un espace suffisant pour recevoir une pièce d'artillerie de cette époque et pour en permettre le recul et le chargement par la gueule. Deux ou trois billots de même bois et de même longueur (13', 4") reposent à terre, du côté de la montagne et forment un angle droit avec la dite plateforme. Le tout se tient encore assez bien quoiqu'on puisse facilement le désagréger avec la main. Le site est admirablement choisi puisqu'il commande non seulement l'entrée du havre mais une certaine portion du Saguenay lui-même. De là, on peut tout voir sans être vu.

Toutes ces constatations furent confirmées dans une visite que firent, quelques jours plus tard, M. Léon Gagnon, trésorier de la Société Historique de la Côte Nord, et son père, M. John Gagnon, de Tadoussac. Des explorations subséquentes permettront sans doute d'ajouter encore à ces données. Mais d'ores et déjà nous pouvons affirmer que nous nous trouvons en présence d'un bastion de la résistance à l'envaïsseur de 1690.

René Bélanger, P.D.,
de la Société Historique de la Côte Nord.



Nomenclature des noms géographiques indiens de la Côte-Nord

Mgr René Bélanger.

Nom indien	Nom français	Signification du nom indien
Tadoussac:	Mamelons. (De la forme des collines).
Pipounapi:	Bon Désir.	Ici ça ne gèle pas; eau d'hiver.
Esquemin:	Les Escoumins.	Il y a encore des graines.
Esséchipitch:	Rivière des Escoumins.	Rivière-aux-coquilles.
Mitinakup:	Portneuf.	Les vestiges du campement, du cabanage.
Iskuamiskutsh:	Ilets-Jérémie.
Betsiamits ou Bersiamites:	Où il y a des sangsues.
Papinachois:	Les sauvages rieurs.
Péritibistokou:	Rivière-aux-Outardes.
Plétipi:	Lac à la Perdrix.
Moushalagan:	Les pièges sont tendus loin de la Côte. (Cet endroit est situé précisément à l'ex- trémité nord du terrain de chasse des Papinachois).
Manicouagan:	Où l'on donne à boire; où l'on enlève l'écorce pour les canots.
Mistassini:	La grosse roche.
Retshishekashitsh:	St-Nicholas.
Warwipokout:	Godbout.	Remous.
Shimepanipestick:	Rivière-aux-Rochers.
Uashatsh:	(En anglais: Shelter Bay).
Ashuanipi:	Sept-Iles.	La baie ronde.
Masteshibou:	Lac s'étendant à la hauteur des terres.
Matamek:	Rivière-Moisie.	La grande rivière.
Ouapitek:	Rivière-à-la-truite.	Rivière-à-la-Truite.
Pigou:
Manitou:	Rivière du Diable.
Oshoukosipish:	Rivière-au-Tonnerre.
Jupitagan:	(ou Magpie?).	Rivière-bec-scie.
Patamo:
Nemuskau:	Rivière-St-Jean.	Haute chute.
Ekointich:	Longue-Pointe-de-Mingan.	Pointe-aux-ours.
	Mingan.	Où il y a des loups.

Canatshou:	
Onumen (Ouramen; Olumen):	Rivière Romaine.	Rivière-à-la-Peinture.
Komanatnekaket:	Pointe-aux-Morts.	Place où il a été commis un meurtre.
Wekmounskau:	Hâvre St-Pierre.	Pointe-aux-Esquimaux.
Niapisca:	Pointe, endroit rocheux.
Peitoushawen:	Ile St-Charles.	Peau fendue sur le plat.
Betshwan (Weipitshewan):	Rapide, endroit où le courant de la mer rencontre celui de la rivière.
Ashoushibou:	Corneille.	Rivière-à-la-Corneille.
Piashtibé:	Baie Johan Beetz.	Là où l'eau monte.
Watshishou:	Montagne brillante.
Maskana (maskanatawee):	Un ours qui a traversé sur une île pour manger des oeufs.
Passashibou:	Rivière-au-loup-cervier (ou rocheuse?).
Nabessipi:	Rivière-des-hommes.
Agwanish:	Castor qui a pris une gueulée de terre et l'a portée sur sa cabane.
Wastawoka:	Écores de sable.
Natashquan:	Là où l'on chasse les ours.
Kégaska:	Petit passage.
Masquaro:	Rivière qui fait la queue de l'ours.
Washicouté:	Qui surplombe la baie.
Cocotshou:	Un carbeau ou un carcajou.
Wapitagan:	Cormoran.
Matchiatic:	Pierre qui ressemble à un caribou.
Etamamiou:	Rivière à deux embouchures.
Watagayastic:	Rivière-à-la-Chaudière.
Washtamaska:	
Nataougamiou:	Rivière qui passe sous terre.
Mecatina:	C'est une grosse montagne.
Choliaban:	Vase d'argent.
Mestomekoipise:	Tête-à-la-Baleine.	Mâchoires de baleine.
Tapatien:	Tabatière.	Pointe-au-Sorcier.
Kikarpué:	Rivière-au-porc-épic.
Pokoshibou (Pegouasiou):	St-Augustin.	Rivière Trompeuse.
Shikatika:	Il y a des bois épais autour de l'eau.
Mistanoque:	
Napetipi:	
Ouamistigouche:	Baie rouge.	Rivière-des-Français.

N.B. — 1°. Les noms se suivent dans l'ordre topographique, de Tadoussac à Blanc-Sablon.

N.B. — 2°. Il y a trois rivières Romaine sur la Côte: la petite, entre les Escoumins et Sault-au-Mouton; la moyenne, à Hâvre St-Pierre; la grande, en bas de Masquaro. C'est une adaptation française du mot indien, qui veut désigner des dépôts d'ocre en ces trois endroits. Les cartes du Père Laure indiquent "L'ouramane ou mine d'ocre".

N.B. — 3°. La Relation des Jésuites de 1664 appelle les Escoumins, Esseigiou; Sault-au-Mouton, Kaouasagiskaket; et Sault-au-Cochon (Forestville), Kouakoueu.

N.B. — 4°. Le sens de plusieurs noms, vieillis et désuets, est difficile à préciser. Dans la plupart de ces cas, nous avons préféré ne rien mettre.

Le premier couple marié à Chibougamau



Yvonne Lafond et Roméo Coulombe au moment du départ de l'avion.

“EXTRAIT du Registre des Actes de Baptême, Mariage et Sépulture faits dans la paroisse de St-Thomas de Parent en l'année mil neuf cent trente-sept.

Reg.: 3 *Le quinzisième jour de mars mil neuf*
Folio.: 15 *cent trente-sept, vu la dispense de*
No: 3 *trois bans de mariage, accordée par*
l'Ordinaire du diocèse en date du treize
courant, entre Roméo Coulombe, gar-
de-chasse, fils majeur de Philippe Cou-
lombe et de Clémentine Sloui, de Chi-
bougamau d'une part; et Marie-Clé-
mentine-Yvonne Lafond, ménagère, fil-
le majeure de Ludger Lafond, menu-
sier, et de Alpaide Blanchette, domi-
ciliée à Chibougamau, d'autre part; ne
s'étant présenté aucun empêchement
au dit mariage, nous, prêtre sousigné,
avons requis et reçu leur mutuel con-
sentement de mariage et leur avons
donné la bénédiction nuptiale, en pré-
sence de Philippe Coulombe, père de
l'époux, et de Ludger Lafond, père de
l'épouse, lesquels ainsi que les parties
ont signé avec nous. Lecture faite.

Roméo Coulombe
Yvonne Lafond
Philippe Coulombe
Ludger Lafond.

Jos. Cailler, ptre.

LEQUEL EXTRAIT, nous, sousigné, certi-
fions être conforme à l'original conservé aux
archives paroissiales.

Fait et daté à Parent le dix-septième jour de
novembre mil neuf cent cinquante-huit.

(Signé) René Lévesque, ptre.”

Les extraits des registres d'état civil ne laissent que peu ou point deviner la scène, l'arrière-plan romanesque et l'intérêt historique de ce mariage.

Dans notre province c'est le ministre du culte qui préside à la célébration du mariage, non pas seulement parce qu'on y est obligé mais parce qu'on y tient. Nous croyons à la sainteté du mariage et des engagements sacrés qu'il comporte. Ceux que la loi autorise à tenir les registres d'état civil sont les personnes mêmes qui ont compétence pour recevoir les serments des époux.

De sorte que, conformément à nos désirs, les seuls à remplir cet office ont été les prêtres, les curés et les ministres. Et conséquemment, la plupart des mariages ont lieu dans l'église.

Celui dont l'histoire va suivre, histoire empreinte de poésie et de beauté, n'eut pas l'église pour théâtre, mais une solitude à 150 milles du dernier clocher, une chapelle ayant pour toit le dôme immense du ciel et pour célébrant un homme descendu du ciel. On vient d'en lire la sèche et froide relation officielle. Voici ce qui se passait, en 1937, dans la lointaine solitude.

Quatre personnes: les conjoints et leurs pères, étaient là pour assister à la Sainte Messe et pour entendre la parole du prêtre: *“Ego conjungo vos...”*

C'était le premier mariage entre blancs et c'était le premier passage d'un prêtre à l'endroit que nous appelons maintenant Chibougamau. Il n'y avait pas de ville de Chibougamau à ce moment, et plusieurs années devaient s'écouler avant qu'il y en eût. Le nom de Chibougamau était connu, mais il désignait un lac et un territoire sans limites définies situé dans les parages de ce lac; lac et territoire isolés, séparés du Lac Saint-Jean par plus de 150 milles de distance et accessibles seulement par la voie des canots et des portages ou par le moyen des aéronefs.

Un jeune prospecteur appelé Laurent Lafond s'était bâti un petit campe en bois rond au lac Doré, là où est maintenant installé Quebec Chibougamau Goldfields, près de la mine de Baie des Cèdres qui appartient à Campbell Chibougamau Mines.

La femme de Lafond, Margot, avait été victime d'un accident en novembre 1936 et sa convalescence l'obligeait à passer plusieurs mois au lit dans la hutte. Sa soeur, Yvonne Lafond, était employée comme corsetière chez Henri Morgan & Company à Montréal. Quand Laurent lui apprit par lettre ce qui était arrivé à sa femme, elle quitta son travail et vint prendre soin de sa belle-soeur; elle arrivait au lac Doré le 25 novembre 1936 — Jour de la Sainte-Catherine, en même temps fête de naissance de Roméo.

Qu'était-ce que Roméo ?

Roméo Coulombe, un étranger pour elle, arrivait le 14 décembre 1936; il venait d'être nommé garde-chasse pour le district. Mais s'il était étranger pour Yvonne Lafond, il ne l'était pas pour le lac Doré où, tout jeune, en 1927, il était venu comme commis du garde-feu Charles-Auguste Léveillé. Il avait plus tard travaillé comme prospecteur pour la famille Peter Mackenzie. — Le Chibougamau d'aujourd'hui est dans le canton Mackenzie —. Les besoins succédèrent aux besoins comme les saisons aux saisons, et Roméo, qui séjourna plus longtemps que tout autre blanc résidant dans le secteur de Chibougamau, vint à en connaître tous les pouces de terrain, tout ce qu'il y avait d'Indiens, de roches, de ruisseaux, de collines et de lacs, et, avec l'arrivée d'Yvonne, tout ce qu'il y avait de femmes blanches depuis le Lac-Saint-Jean jusque loin au delà du Pôle Nord.

Le voisinage eut tôt fait d'amener la connaissance.

Bientôt arriva le long hiver, de la gelée au dégel, silencieux, triste et froid. Si froid était-il, que le hibou était transi malgré toutes ses plumes, et que le lièvre errait en clopant et tremblottant à travers le pâturage glacé des originaux.

Mais Cupidon et ses amours joufflus (plus chaudement habillés, on le suppose bien, que sur les images) folâtraient au-dessus de la nappe blanche du lac Doré, arcs et flèches apprêtés à destination d'Yvonne et Roméo.

Frappé dès la première rencontre, notre Roméo prit une décision concernant l'avenir d'Yvonne : donner avis aux Morgan qu'elle prenait congé de façon définitive. Dit Roméo: "Correk?" Répondit Yvonne: "Correk".

Il eut vite fait de conclure les arrangements pour le mariage. Il écrivit à un vieil ami, son directeur de conscience, le révérend Père Joseph Cailler, curé de Parent, P.Q., qui exerçait son ministère loin de son pays natal, la France enso-

leillée. Il lui confia le soin d'obtenir la dispense de la publication des bans et l'autorisation spéciale requise pour se marier pendant le carême, et il lui demanda de venir par avion aussitôt que possible bénir le mariage et célébrer la messe. Le Père s'empressa de faire les démarches et de communiquer avec un pilote d'avion. Roméo écrivit aussi à son propre père, alors à la rivière Oskelanéo, 125 milles au sud-ouest de Chibougamau et 34 milles de Parent, l'invitant à communiquer avec le prêtre. Mademoiselle écrivit de même à son père, Ludger Lafond, à Montréal.

En attendant le moment imprécis de la venue du prêtre, Yvonne s'occupait de tirer du trésor extrêmement limité de sa garde-robe des atours féminins et elle s'appliqua à décorer un peu l'intérieur du logis, couvrant la cuisine de peinture à teintes rouges et vertes: les seules couleurs existantes à cette latitude. Elle finissait d'appliquer la dernière couche de peinture quand elle se rappela soudain qu'elle devait faire un gâteau de noce. Aujourd'hui sa cuisine amène des touristes de partout, mais dans ce temps-là elle n'avait encore, de sa vie, rien fait cuire. Au contraire, avant de venir au lac Doré, son unique occupation avait été de dissimuler les développements causés par l'abus des "fruits" du four et de la cuisine.

Il y avait dans le campe un livre de cuisinier intitulé "Marie-Edith", dans lequel elle trouva une recette pour gâteau au chocolat et, résolument, elle en fit l'essai. Le gâteau sorti du fourneau, elle eut soin de le blanchir avec du sucre en poudre et, toute fière, le plaça dans l'armoire qu'elle venait de peindre et dont elle ferma la porte avec précaution. Et lentement tomba sur la cachette le voile de l'oubli pendant qu'à laver, à frotter et à coudre elle besognait pour être prête à l'heure, prochaine et incertaine, de son mariage.

A un moment inattendu un avion descendit sur la glace du lac Doré, amenant le père du futur, celui de la future et le Père Cailler. (Le pilote de l'avion était Harold dit "Red" Lymburner, de la compagnie Canadian Airways; il avait été co-pilote dans la première expédition Ellsworth au Pôle Sud et pilote en chef dans la seconde).

La future était seule avec l'invalidé Margot, et Laurent Lafond était en tournée de prospection ce jour-là, mais Roméo, entendant le vrombissement de l'aéroplane, arriva bientôt tout essoufflé. Le pilote déclara qu'il devait partir immédiatement pour le poste de la Baie d'Hudson au lac Mistassini, course très brève par avion, et que dans très peu de temps, en s'en retournant, il arrêterait prendre le prêtre et les deux papas. "Si je n'étais pas si pressé, cria-t-il en démarrant, je vous prendrais tous à bord et le mariage se ferait dans les airs", et il se lança vers le lac Mistassini.

Le prêtre avait apporté les permissions et dispenses, le registre d'état civil et de l'eau bénite dans une bouteille de sirop pour la toux soigneusement placée dans une poche de son paletot de

fourrure. Pour les bénédictions il la versa dans une soucoupe; Roméo alla casser une branchette de sapin pour servir de goupillon.

La fiancée eut juste quelques moments, après l'atterrissage de l'avion, pour courir au campe se mettre en toilette plus pimpante, mais Roméo, arrivé plus tard, n'eut pas le temps de se mettre plus beau. Il avait commandé par la poste aux Syndicats de Québec de lui expédier promptement un habit pour la cérémonie du mariage; l'habit était arrivé, mais il n'eut pas le temps de le revêtir quand l'avion fit à l'improviste sa pose momentanée sur le lac. Il prononça le "Oui" sacramentel en costume des bois et bottes de caoutchouc.

Scène digne du pinceau de Jean-François Millet, le grand dessinateur des fronts inclinés: ces mains jointes en prière, cette attitude pieuse des quatre à genoux, la dignité simple du suppliant, et la gravité sereine des deux pères absorbés par les pensées qui absorbent les papas qui marient leurs enfants et encadrant le jeune couple, dans le décor vert et blanc de la nature sous le dôme d'azur de la cathédrale infinie.

"Ite, missa est." — Deo gratias." Et de la main levée du prêtre descend la bénédiction du ciel.

La cérémonie terminée, il ne restait que quelques minutes avant le passage de l'avion qui devait prendre le prêtre et les deux pères. Roméo ouvrit une bouteille de vermouth Martini-Rossi pour boire à la santé de la mariée. — On eut plus tard le loisir de moins ménager les libations.

Le premier gâteau de la mariée, tiré de l'armoire, dont il avait fallu forcer la porte collée par la peinture, parut très appétissant, mais il était un peu plus "pétrifié" qu'elle n'avait prévu; il avait pris quelque chose de la solidité du Bouclier précambrien des alentours, et il avait plutôt goût de peinture fraîche que de chocolat. La pauvre Yvonne elle-même ne fut pas capable d'en manger. Le marié l'appela "gâteau de chocolat à la peinture". Le prêtre goûta son morceau et, en bon Canayen qu'il était devenu, dit avec un sourire charitable: "C'est pas trop pire".

Pour le soulagement d'Yvonne, l'aéroplane apparut, posa sur ses skis et, aussitôt après la prise de photos, s'enleva; la gentille nouvelle mariée et son époux restaient là seuls sur la nappe glacée du lac. Le Père Cailler leur avait fait, en montant dans l'appareil, une petite confidence qui doubla pour eux le plaisir de l'avoir fait venir: "Tu sais, Roméo, c'est la première fois que je me promène en avion. J'aime bin ça."

Après le départ de l'avion, les quelques solitaires des camps dispersés dans les parages se réunirent; ce fut une réception peu nombreuse mais une soirée mémorable.

Quinze chiens vigoureux, de type différent, mobilisés par des amis indiens, des Cris, et par le

garde-chasse, furent organisés en attelages et se lancèrent dans une enthousiaste course en traîneau sur le lac, emportant traîneaux et occupants qui luttaient joyeusement de vitesse dans l'ombre mauve du clair de lune.

Hiver et été, printemps et automne, il n'y en a pas de plus beau que le lac Doré, dans lequel le grand lac Chibougamau vient se précipiter avec un mugissement et un poudrolement irisé d'écume en faisant un saut de douze pieds. C'est là que Larry Wilson, ce talentueux et versatile "homme de la Renaissance", a construit son *Rainbow Lodge*, de renommée internationale.

Le fameux Bill Lafontaine, pionnier des inventaires de mines, était un homme qui pouvait soulever un canot de 18 pieds (ce qu'on appelait un bon canadien-français "un freighter") contenant une charge de 200 livres et le porter sur sa tête à travers bois jusqu'au lac ou au ruisseau suivant, sans effort, fredonnant une chanson tout le long du chemin, tandis que le sous-bois et les branches livraient respectueusement passage à l'élan régulier et implacable de sa marche.

On dit que Bill a fait des tas d'argent et annoncé qu'il se retirait à la grande ville. Il monta à Montréal pour le mariage de sa fille avec un haut officier de police; il leur acheta une propriété — toute une île —, un château complètement meublé orné de peintures à l'huile... jusqu'aux couteaux et fourchettes, des bateaux et des hangars à bateaux, et pour comble un pont communiquant avec la terre ferme; il leur paya en outre un voyage de noce et un fonds de réserve pour parer à toutes éventualités, puis il prit un appartement pour lui-même; ensuite, pris d'ennui, il retourna aux bois faire de la prospection et depuis lors ne les quitta plus.

Le même Bill, pour revenir au mariage de Couombe, en 1937, était réputé comme chef de cuisine, vrai cordon bleu. Il fit aux invités la surprise d'un souper de noce, variations sur le thème "un bon rôti d'original", cuit dans le campe plus tard dans la soirée, et il apporta avec lui deux bouteilles de Madère.

Le secret régnait sur le jeu pendant que Bill, seul dans la cuisine, circulait de façon mystérieuse préparant ses prodiges; mais enfin son visage barbu parut dans l'encadrement de la porte et, ses yeux attachants brillant sous les sourcils touffus, il annonça d'un ton sonore et avec une feinte sévérité: "J'ai un bon rôti d'original pour ceux qui en veulent — ceux qui n'en veulent pas ne sont pas obligés!" Et son regard inquisiteur s'arrêta avec une malice comique sur Roméo, marié et garde-chasse.

L'histoire ne dit pas que Roméo ait refusé de prendre part au festin, mais nous avons le droit, en tenant compte de son combat intérieur, de fermer un oeil, comme il fit lui-même probablement, et de lui donner le bénéfice du doute.

Une pratique locale un peu discutable s'était introduite imperceptiblement dans ce temps-là. Mais il ne faut pas mentionner de noms, monsieur Duplessis pourrait entendre.

Au moyen de listes et de noms fictifs, de formules d'ordres de la Commission des Liqueurs de Québec, de mandats-postes payables à ce bureau gouvernemental et signés de noms-de-plume, il se trouvait que des quantités de colis commençaient à s'accumuler, au point de prendre une large part de la place dans le bureau de poste local. Ces colis venaient par malle recommandée et étaient conservés "poste restante" jusqu'à ce que les réclamants (faut-il dire le réclamant? mais ne soyons pas trop scrupuleusement précis après tant d'années écoulées) — jusqu'à ce qu'on eût la signature des réclamants.

Une fois les formalités signées, les colis étaient enlevés; plus tard, sans avoir été ouverts, ils étaient vendus au prix de vingt dollars chacun, à ceux qui ne pouvaient pas contenir leur désir de savoir ce qu'il y avait dedans.

Tout hors d'ordre qu'elle puisse paraître, cette pratique eut de l'effet sur le pas et le crescendo de la mémorable soirée qui, après les épousailles de Roméo et Yvonne, s'ensuivit chez certains des invités, lorsqu'ils eurent dit bonsoir au jeune couple à la porte du petit campe en bois rond de Roméo, souriant au feu des taquineries que le bon naturel et la camaraderie font jaillir en pareille occasion.

Les invités, chiens et tout se dirigèrent, au clair de la lune argentée, vers diverses destinations qu'on n'a pas à faire connaître. — Les annales canadiennes sont déjà riches et le scribe vieillissant n'a pas à se donner de mal sans raison. Qu'il suffise de dire, comme disait lord Byron au sujet de la veille de la bataille de Waterloo: "Il y eut des échos de divertissements au cours de la nuit."

Pensons cependant, si la chose n'est pas trop indiscreète, que les futures générations de chercheurs, purement dans l'intérêt de l'histoire, pourraient aimer à être renseignés sur la présence en ces lieux, en 1937, de certains types de pionniers qui prirent part à ce qui suivit le repas de noce.

Bill Lafontaine, nous l'avons signalé, était le rigide et austère rapporteur de mines.

Arthur Forest était un des quatre garde-feu.

"Brod" Bordeleau en était un autre, et il le fut pendant 23 ans. Il a épousé une Indienne et, devenu veuf, il est maintenant un heureux et alerte vieillard de 73 ans et demeure, avec la famille de sa femme et avec des amis, près de la Campbell Mine's Canseway au lac Doré.

Elvey MacEwan était le maître de poste.

Sandy Ritchie était gérant du poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Il y avait un prospecteur appelé Adélarde Leclerc et un monsieur qui répondait au nom d'Adrien Bélanger.

Lucien Demers, même dans ce temps-là géant de 4 pieds et 11 pouces, tenait un hôtel à deux étages non loin de là, avec une chaise de barbier en plein milieu de la salle d'entrée. Lucien était lui-même le Figaro, mais c'est surtout comme puissance croissante dans le monde des mines et non comme coiffeur qu'il promettait beaucoup.

La Consolidated Chibougamau Goldfields, subsidiaire de Consolidated Mining and Smelting de Trail, Colombie Britannique, exécutait alors le forage d'un puits auquel travaillaient une cinquantaine d'hommes dont Henry Giegerich, prêté pour la circonstance par le quartier général de Trail, était à la fois gérant et capitaine immédiat. (En 1950 cette subsidiaire a été acquise par la Campbell Chibougamau Mines actuelle).

Jos Sabourin était commis en chef pour les opérations en cours, et son épouse était la seule autre femme blanche dans la région à l'arrivée d'Yvonne.

Mais Madame Sabourin ne demeura pas longtemps; Margot, bientôt rétablie, partit elle aussi pour revenir seulement des années après; et Yvonne fut pendant quatre ans la seule femme blanche en ces lieux. "Je pourrais écrire un livre", dit-elle. Elle devrait écrire le livre.

Elle a été pour les Indiens mère, amie, médecin, infirmière. Les Barleyhuskey, les Mianskum et les Wheskeychan sont du nombre des familles dont elle a reçu les bébés à leur naissance, et qui venaient à elle ou l'envoyaient chercher dans toutes leurs difficultés: cas de méningite, de cancer, de tuberculose et autres maladies ou circonstances critiques; elle les faisait transporter par avion aux grands hôpitaux de Montréal, presque toujours à ses propres frais. Elle écrivait pour eux à Ottawa et obtenait des couvertes chaudes et autres secours pour les malades. Elle donnait les premiers soins pour des membres gelés ou fracturés, en dépit des difficultés et du manque de facilités, pour ne pas mentionner l'opposition des Indiens à laisser voir leurs pieds et leurs jambes en bas du genou. Encore aujourd'hui les Indiens n'admettent pas que les extrémités inférieures du corps soient vues pas quelqu'un.

Yvonne amena Ottawa à placer un agent des Indiens pour s'occuper de ces familles, pour lesquelles les contacts avec la "civilisation moderne" semblent avoir eu des effets perturbateurs.

Quatre années comme seule femme blanche et vingt-et-un ans dans les bois ont fait d'Yvonne la dame forte, joviale et compréhensive qu'elle est aujourd'hui. Pendant tout ce temps elle a partagé la société des hommes, et leur vocabulaire n'a pas un mot ni une expression qui ne lui est pas familière. La vie qu'elle a décidé de mener après avoir rencontré Roméo a été rude, mais — pensons-y

bien — vraiment dévouée aussi, dévouée aux autres. Et pour elle-même, quand elle avait besoin d'avoir de l'eau, cela ne se faisait pas comme au Puits de Jacob — il lui fallait percer une épaisse couche de glace avant de la pouvoir puiser. Le bois pour cuire les aliments et chauffer le poêle? Elle n'avait pas seulement à le couper, mais elle devait affronter une température rigoureuse, qui décidément n'avait rien de palestinien, pour l'atteindre avec sa hache. Chibougamau en hiver n'est pas un pays de puits bibliques ou de cèdres du Liban. Il n'y a jamais eu et il n'y a pas encore maintenant un poulet ou une vache ou un champ cultivable en deçà de 150 milles de Chibougamau. Imaginez, alors, son régime alimentaire. Comme épouse d'un garde-chasse!

Ce serait toute une histoire de dire, si quelqu'un voulait nous le demander, comment Yvonne est devenue la première opératrice du téléphone à Chibougamau, l'opératrice d'un téléphone à longue distance sans central ni poteaux et auquel elle fit donner un très bon service. Dans une histoire comme celle-là, Yvonne serait une fois de plus l'héroïne, et le héros serait ce monsieur cultivé, gentilhomme et fin connaisseur de vins vieux, Antoine Dubuc, de Chicoutimi, et l'un des véritables grands pionniers du Canada.

Le chercheur de demain, scrutateur de détails, voudra sans doute savoir ce qui advint de l'habit flambant neuf venu des Syndicats de Québec. — Peu de temps après le mariage, le soleil prépara graduellement l'ouverture du printemps annuel. Le voyage du pilote Red Lymburner pour amener le Père Cailler fut le dernier avant cette ouverture. Le voyage suivant eut lieu en juin, alors que le même pilote et le même aéroplane, cette fois monté sur flotteurs au lieu de skis, accomplit le premier vol du printemps, emportant Roméo et Yvonne à Montréal, où Roméo rencontra sa belle-mère pour la première fois. Mais pour diverses raisons, il n'étreigna l'habit neuf qu'au mois de septembre, et Yvonne de dire: "C'était la première fois que je voyais Roméo en plein chic; j'ai trouvé qu'il était plus beau à voir que jamais".

* * *

Que personne ne pense que nous avons plaisanté, bien que plus d'une parole ait été formulée sur le ton badin.

Roméo et Yvonne sont des personnages importants. Nous leur rendons hommage à bon droit, et nos enfants le feront aussi. Ils sont des pionniers, de même que d'autres, dont quelques-uns sont nommés dans ce récit. Qui dit pionnier dit courage. Sans eux aucun pays ne se développe, aucune région sauvage n'est conquise.

Encore l'hiver dernier Roméo et Yvonne ont fait ensemble du piquetage de terrains pendant trois mois, alors que durant un mois entier la température était entre 60° et 70° sous zéro. Ils n'ont pas changé; n'importe qui les reconnaîtrait d'après le petit instantané pris lors de leur mariage.

Le vénérable Père Cailler vit maintenant à demi retiré dans son presbytère à Clova, non loin de sa première paroisse. Les rapports à son sujet ne précisent pas que le gâteau est le principal item de son menu quotidien.

Il eut été plus facile, en 1937, pour le Père Cailler de rester chez lui, pour Yvonne ne pas quitter la ville de Montréal, pour Roméo de continuer à Québec des études déjà avancées. Mais les pionniers sont des conquérants qui ne choisissent pas la voie la plus facile. Ils supportent stoïquement les rafales de l'hiver et en été les nuées de moustiques, pendant que d'autres semblent récolter les fruits matériels, amassant des richesses qui proviennent de la tenace détermination des pionniers, les véritables conquérants des pays sauvages.

Sur les pionniers comme sur tous les humains l'âge mûr puis la vieillesse avancent, mais il y a toujours un autre "claim" à jalonner, une autre mine à trouver, un autre plan de ville à dresser, une autre église à bâtir . . .

Aujourd'hui, en France, on fait allusion à la "réponse normande", manière traditionnelle de répondre à une question, encore courante chez les gens du peuple en Normandie, d'où viennent beaucoup de nos compatriotes, descendants des audacieux compagnons des Vikings qui s'emparèrent de l'Angleterre. Si vous demandez à l'un de ces fils de Normands: "Aimeriez-vous à manger quelque chose?" vous avez bien des chances qu'au lieu de dire "Oui" il vous réponde: "Je ne refuserais pas" ou, en canayen: "Je n'haïrais pas ça. "Un petit coup? — Je ne bois jamais d'eau." "Beau temps aujourd'hui? — Il ne mouille pas." C'est la "réponse normande".

Ainsi en est-il aujourd'hui quand vous rencontrez un de nos Canadiens fils de Normands suant et travaillant dur par une journée de froid mortel, numains, comme ils font; faites la remarque: "C'est passablement froid pour travailler aujourd'hui", il vous regardera avec un reflet d'humour dans ses yeux bleus, esquissera un sourire et dira: "Pas de mouches!", puis il continuera à suer et travailler, nu-mains. Il y a en lui un pionnier, un conquérant.

* * *

Nous connaissons maintenant l'histoire, moins sèche et moins brève que l'extrait du registre d'état civil qui en fait le début; comment Roméo et Yvonne se sont rencontrés et mariés, et comment l'Eglise est venue à eux au cœur des bois.

Le mariage ne fut pas moins sacré. Il parut à Yvonne que la nature endormie rendit un silencieux hommage au mariage de pionnier quand le Père Cailler bénit l'heureuse union des nôtres avec une étincillante aspersion, jaillissement de purs bijoux faits de cristaux tout neufs, fines cascades de dentelle iridescente, réalisée avec une habileté au-dessus de l'habileté de l'homme, et cela au moyen d'un goupillon en branchette de sapin odorant fabriqué pour la circonstance par le grand Fabricant de toutes choses.

Lauwrence Hart,
Chibougamau.



René Buckell.

Une famille Buckell

Le 20 octobre 1958, René Buckell et son jeune frère Benoît remontaient en chaloupe à moteur le rapide à l'Original, dans le cours de la rivière au Foin, autrement appelée Mistassibi, quand se produisit un accident: l'embarcation fut rompue et les deux occupants projetés dans les flots bousculés. Le jeune, qui ne savait pas nager, se retrouva sur la rive sans savoir comment il avait pu se sauver, et l'aîné perdit la vie.

L'événement produisit une vive émotion, car René Buckell était bien connu, très estimé, et réputé pour son habileté, pour son expérience et pour sa connaissance du métier et des lieux.

Je ne l'ai pas connu, mais j'ai eu l'occasion de m'intéresser à la famille dont il est issu. J'ai pensé que ce serait rendre une sorte d'hommage à sa mémoire que de publier, à cette occasion, une partie des notes que j'ai recueillies sur cette famille.

L'ancêtre

Le premier ancêtre des Buckell canadiens est **Jean-Baptiste**. Il était originaire de Hochstett, en Bavière (Tanguay écrit: Auxtide, Allemagne), et il était fils de Joseph Buckell et de Marie-Anne Schelling. On le trouve à Québec, où il épousait, le 13 janvier 1789, à l'église Notre-Dame, Gertrude Chamberland, fille de Prisque Chamberland et de Marie-Anne Vivier. — Guillaume Meyer, l'ancêtre de la famille Maher, était un de ses témoins.

Était-il venu avec les troupes de Hesse-Nassau commandées par le baron Riedesel et engagées par l'Angleterre pour combattre la révolution américaine? C'est possible. On trouve un André Bouckel parmi les soldats allemands passés en revue à l'Assomption les 31 août et 1er septembre 1779; il porte le numéro 46 dans la liste des chasseurs de la compagnie du capitaine Castendyck. On le retrouve dans celle des soldats licenciés au départ des troupes; il est le 26e de la liste de sa compagnie. C'est le seul Bouckel; aurait-il canadienisé son prénom en s'appelant "Jean-Baptiste"? La supposition n'est pas invraisemblable.

Notre Jean-Baptiste Buckell fait baptiser six enfants à Notre-Dame de Québec :

Félicité, née le 12 février 1791;
Jean-Baptiste, né le 5 avril 1792;
Agathe, née le 19 octobre 1797,
Cyriac, né le 19 octobre 1800;
Thomas, né le 22 décembre 1802;
Elise, née le 10 mai 1804.

Le parrain de Cyriac est un autre soldat allemand, Ciriace Weypert, qu'on trouve dans la compagnie du capitaine Schoell. L'acte de baptême mentionne que le père pratiquait le métier de

mineur. Dans le dénombrement de la paroisse de Québec en 1792 Jean-Baptiste Buckell est dit "allemand", "journalier" et "domicilié au numéro 1 de la rue Saint-Denis", à la Haute-Ville (en bordure de la citadelle); sa famille comptait alors 3 personnes, dont 2 communiant. — Ceci fait voir qu'il était catholique; l'indication "protestant", qui apparaît quand c'est le cas, n'est pas mise à son sujet. La population de la Bavière, son pays d'origine, était en majorité catholique.

Dans ce dénombrement, le nom est écrit "Boucle". Ce n'est pas la seule variante dans l'orthographe de ce nom, ni la plus surprenante; on trouve Bonckell, Bughes (au baptême de Thomas), Bouckle, Bockle, Bukel, Bulkle (le plus fréquent au Saguenay), Boukle, Bokel, Bouc (au recensement du poste de Chicoutimi), et même Bukai, Bukay et Bourke. La famille écrit "Buckell".

La souche saguenéenne

Cyriac Buckell était à Chicoutimi en 1839. Un recensement nominal des résidents au poste, fait par le missionnaire visiteur, l'abbé Doucet, curé de l'Île-Verte, mentionne dans la liste des "gens libres": "Syriac Bouc (Allemand), 1 femme, 2 garçons, 1 fille".

En fait il était là depuis au moins neuf ans et il était, probablement sans y penser, la souche des Buckell du Saguenay. Il avait commencé sa famille en 1830. Le 19 juillet 1831, le missionnaire Béland baptisait "dans la chapelle . . . **Louis**, âgé de 8 mois, fils illégitime de Cyriac Bockle et de Christine". Le 19 juin 1833, l'abbé Belleau baptisait un deuxième enfant des mêmes, **Joseph**.

Le 17 juin 1835, le missionnaire François Boucher bénissait le mariage de Cyriac et de Christine, en présence de François Lemieux et François Rouyard, et le même jour il baptisait leur troisième enfant, **Siméon**, âgé de 5 mois. Cet enfant mourait un mois plus tard.

L'année suivante, le 9 juin, naissait **Louise**, baptisée le 23 par l'abbé Boucher. — On retrouve ainsi la petite famille inscrite au recensement de 1839.

Les registres des Postes du Roi mentionnent encore **Charles**, né le 5 août 1839 et baptisé le 12 juillet 1840, et **Rosalie**, baptisée le 11 juillet 1842 à l'âge de 5 mois. Nous connaissons deux autres enfants de Cyriac Buckell: **Christine**, qui serait née en 1844, et **Félicité**, née le 9 mai 1846 et baptisée le 10 juillet suivant. — Il a donc eu 8 enfants dont 7 ont survécu.

En 1846, les registres le mentionnent comme installé au lac Kénogami; il était du côté nord, à

l'endroit appelé "pointe au Sable", près de l'entrée de la rivière au Sable, "en deçà du pont flottant, presque en face de chez Jean Deschênes".

Sa présence, et aussi sans doute le choix du lieu, y attirèrent des pêcheurs et des visiteurs.

Le célèbre abbé Provencher, qui parcourait la région en 1861 pour herboriser, rapporte qu'il fut arrêté par la tempête à Cascouïa et qu'il dut "aller demander l'hospitalité au père Cyriac... Il y a sans doute du piquant et du pittoresque pour un touriste, écrit-il, à aller chercher le couvert sous le wigwam indien;... mais le pauvre colon, qui ne court pas après la peine et la fatigue pour se procurer de grandes émotions, n'y viendra chercher, lui, qu'un abri contre la pluie ou la chaleur d'un bon feu... Mais disons adieu au père Cyriac, à sa vieille Montagnaise et à ses quatre filles..." — Cette petite citation indique assez le rôle que remplissait à cet endroit l'humble toit de Cyriac Buckell.

C'est une couple d'années plus tard que deux riches marchands, Johnny Guay de Chicoutimi et Collard de La Malbaie, y venaient avec leurs femmes et quelques enfants. Dans ses souvenirs un de ceux-ci écrit que Cyriac "habitait un campe en bois rond calfeutré avec de la mousse et chauffé par un poêle de fonte muni d'un tuyau", ce qui n'était pas trop mal pour l'époque dans cette solitude; c'était même, selon l'expression du jeune Guay, être "logé avec luxe" comparativement aux campements ordinaires des Indiens. Il rapporte ces détails que le groupe "prit un goûter chez ces bonnes gens" et que Buckell était à ce moment "seul avec sa femme".

On dit que l'abbé Dominique Racine, curé de Chicoutimi à partir de 1862, se plaisait à y aller et y amenait à l'occasion ses visiteurs, entre autres son frère l'abbé Antoine Racine: deux personnages qui devaient être évêques, l'un de Sherbrooke, l'autre de Chicoutimi.

Bien que nous n'ayons pas de précisions sur le genre de vie et les occupations des Buckell au lac Kénogami, tout indique qu'ils y vivaient à l'indienne. Cyriac est qualifié "sauvage" dans un acte de 1866 — terme par lequel on désignait les Indiens à cette époque...; les gens le considéraient comme tel, et dans les actes des registres ses fils sont appelés "Sauvages" ou "Montagnais", et lui-même était pratiquement incorporé à la nation montagnaise, bien qu'il n'eût pas de sang indien.

Des colons vinrent s'établir sur la rive nord du lac Kénogami; le curé de Jonquière venait leur donner la mission; en 1870 une chapelle fut construite et dédiée à saint Cyriac; mais ce n'est qu'en 1885 que le territoire fut détaché de Jonquière, en 1889 seulement que la paroisse reçut un curé sur place. Il semble bien que le premier résidant du lieu, Cyriac Buckell, était disparu au moment de l'ouverture des registres paroissiaux, en 1885.

Sa femme, Christine Dianais, dont on ne connaît le nom de famille que par l'acte de sépulture de sa fille Louise, décéda le 9 décembre 1872. Le registre lui donne 76 ans, ce qui est apparemment exagéré, car cet âge lui donnerait cinquante ans à la naissance de sa fille Félicité (1846).

Pendant ses dernières années Cyriac dut demeurer avec son fils Charles. On sait qu'il était encore vivant en 1878; il est mentionné comme présent à l'inhumation d'une de ses petites-filles; mais on n'a pas pu jusqu'à présent trouver la date et le lieu de sa mort. D'après un vieillard qui l'a connu, il serait mort accidentellement, "tué par les chars", au cours d'un voyage à Montréal; la chose est possible mais peu probable, car un fait de cette nature aurait été remarqué et la tradition de famille en aurait gardé le souvenir, tandis qu'elle l'ignore. Il semblerait plus sûr de s'en remettre au rapport d'un vieillard de Chicoutimi, M. François Gilbert, qui, consulté en 1940, assurait que "le père Cyriac est mort là, chez lui, à la Pointe au Sable". Reste le mystère du silence des registres paroissiaux.

Le "père Cyriac", comme on l'appelait couramment, était un personnage bien connu et particulièrement estimé; on en a une preuve dans le fait d'avoir donné en son honneur le nom de Saint-Cyriac à la paroisse où il habitait.

Sa famille

Cyriac Buckell et Christine Dianais ont eu 8 enfants, dont 7 ont survécu. Voici ce que les registres révèlent à leur sujet.

1. Louis, qui était né en décembre 1830 et qui fut baptisé à huit mois, s'est marié à Chicoutimi le 27 octobre 1851 avec Angèle Kish, "Sauvagesse du Lac St-Jean". Il était domicilié au Lac Kénogami. (Il est dit "majeur", mais s'il n'avait que 8 mois à son baptême, le 18 juillet 1831, il n'avait pas alors 21 ans révolus à la date de son mariage).

Il n'eut qu'un enfant, Angélique, baptisée à 6 mois le 23 mai 1853. Il décéda le 6 septembre 1854.

2. Joseph, dont la date de naissance n'est pas indiquée, a été baptisé le 19 juin 1833. Le 6 novembre 1852, à Chicoutimi, il épousait Angèle Maxwell, fille mineure de Pierre Maxwell et d'Anne Kukuminu, du Lac Kénogamishish. Cette femme ne paraît pas lui avoir donné d'enfants. Elle mourut jeune, le 17 janvier 1854, et sept ans plus tard, le 8 janvier 1861, à Laterrière, Joseph Buckell épousait Françoise Philippe, fille de Pierre Philippe et de Marie-Joseph Stick "de cette paroisse".

De sa deuxième femme il eut six enfants :

Marie-Victoria, baptisée à Laterrière le 11 juin 1862, décédée à 16 ans et inhumée à Chicoutimi en 1878;

Marie-Christine, baptisée à Chicoutimi le jour de sa naissance, 26 janvier 1864, et inhumée à Chicoutimi en 1878.

Marie-Diana, baptisée à Laterrière le 23 mars 1866;

Guillaume, baptisé à Laterrière le 14 juillet 1868;

Joseph, baptisé à Laterrière le 7 septembre 1870;

Jean-Cyriac, baptisé à Jonquière le 25 mai 1872.

Devenu veuf une seconde fois, le 24 août 1876, Joseph Buckell épousa en troisième noces, à Chicoutimi, le 8 octobre 1878, Marie-Délie Tremblay, fille mineure de Nérée Tremblay et de Marie-Demerise Gilbert "de cette paroisse". Nous n'avons pas trouvé d'enfants nés de cette union.

Lors de son deuxième mariage (1861) Joseph Buckell était "du Township Jonquière", en 1872 il était "de la mission de St-Cyriac"; dans les actes de 1862, 1866, 1868, il est qualifié "chasseur montagnais".

Citons pour le plaisir de la chose un détail que nous avons trouvé dans les papiers de Louis Déchéne, d'Hébertville: au nom de Joseph Siriac, à la date du 19 avril 1855, un petit compte de 6 chelins et 2 deniers pour 2 minots de patates, 3 bottes de paille et la moitié d'un minot de son; l'achat d'une demi livre de tabac avait ajouté 10 deniers et portait le compte à 7 chelins lorsqu'il fut payé le 1er mai 1856.

Nous ne connaissons pas le lieu ni la date du décès de Joseph Buckell, et nous n'avons pas d'autres renseignements sur ses enfants.

3. Siméon, baptisé le 17 juin 1835 à l'âge de 5 mois, mourut à six mois.

4. Louise, née le 9 juin 1836 et baptisée le 23, ne s'est pas mariée. Son acte de sépulture, à Chicoutimi, le 6 février 1878, lui donne 43 ans. Elle figure trois fois comme marraine; elle y est appelée tantôt "Elizabeth" (1853), tantôt "Lisette" (1866), tantôt "Elisa" (1869).

5. Charles est celui dont la famille nous intéresse plus particulièrement.

Né le 5 août 1839, baptisé le 12 juillet 1840, il s'est marié à Laterrière le 1er mai 1860 avec Elisabeth Girard, fille de Jacob Girard et de feu Martine Bouchard "du Lac Saint-Jean".

Nous connaissons cinq enfants nés d'Elisabeth Girard :

Mathilde, née le 4 février 1861, mariée le 14 août 1877 à Louis de Gouzague Gaudreault et décédée à 21 ans, le 28 décembre 1882;

Charles, né le 10 juin 1862 et mort à 3 ans;

Marie, morte à dix ans en septembre 1874, donc née en 1864;

Angèle, née le 19 décembre 1866 et morte à quatre mois;

Jean-Enée, dit "Johnny", né le 19 décembre 1869, marié à Georgianna Tremblay et décédé le 29 novembre 1932, laissant plusieurs filles "toutes mariées à des blancs" et un fils, Jean-Charles, célibataire.

Elisabeth Girard décéda à Saint-Cyriac et fut inhumée à Jonquière. Vers 1883, Charles Buckell épousa en secondes noces Joseph Gauthier, qui lui donna quatre enfants, baptisée à Jonquière :

Marie-Marguerite, née le 9 juin 1884, qui épousa Émile Gill en 1904 et demeure à Pointe-Bleue;

Marie-Félicité, née le 15 février 1886, mariée le 14 juillet 1913, à Saint-Charles-Borromée, avec Arthur Ritché et mère de six enfants dont une, Soeur Sainte-Félicité, est religieuse au Bon-Conseil;

Joseph-Charles, dit Charlot, né le 9 novembre 1887, père de René. — Son parrain était son demi-frère "John" (Jean-Enée), qui a élevé cette seconde famille de son père.

Marie, inhumée à Saint-Charles-Borromée le 30 août 1891.

D'après les actes des registres, Charles Buckell était "de Laterrière" en 1861, "du Township Jon-

quière" en 1862, 1866 et 1869, et "chasseur montagnais"; à partir de 1874 il était "de Chicoutimi" et "journalier"; en 1891 il était "de Roberval".

6. Rosalie, baptisée le 11 juillet 1842 à l'âge de 5 mois, a épousé Laurent McNikau. Ils faisaient inhumer une fillette de 4 ans à Chicoutimi en décembre 1875. Elle est décédée à Chicoutimi, où elle a été inhumée le 17 septembre 1878.

7. Christine, née en 1844, a épousé Joseph Siméon. En janvier 1875 elle perdait un enfant, Pierre, inhumé à Jonquière; le 20 mars suivant elle donnait le jour à une fille baptisée à Chicoutimi sous les noms de Marie-Elisabeth et morte au mois de janvier 1876. — Dans les actes de baptême et de sépulture de cette enfant le père est appelé "Joseph Béland sauvage". — Christine Buckell est décédée à Chicoutimi et y a été inhumée le 11 avril 1880 "à l'âge de 36 ans".

8. Félicité, née le 9 mai et baptisée le 10 juillet 1846, était la plus jeune des quatre filles remarquées chez Cyriac Buckell par l'abbé Provencher en 1861. Le 23 décembre 1866 elle était marraine d'Angèle, enfant de son frère Charles, et en 1875 elle était marraine d'Elisabeth, enfant de Christine; ce sont les seules mentions que nous avons trouvées jusqu'à présent à son sujet. Selon sa nièce madame Émile Gill, elle serait morte fille, victime d'un accident.

René Buckell

Joseph-Charles alias Charlot Buckell, fils de Charles, s'est marié à Saint-Félicien le 6 février 1918 avec Atala Boivin; il est père d'une nombreuse famille dont 12 étaient encore vivants en 1949. Il demeure à Pointe-Bleue.

René, l'aîné de sa famille, est né le 3 novembre 1920. Très habile, il a été, selon les circonstances, occupé aux emplois les plus divers: cuisinier à Chibougamau, bûcheur et draveur; voyageur, il a fait une fois le tour de la baie d'Hudson en canot, et peu après son mariage il a accompagné des explorateurs en Ungava; entre temps un fervent sportif; employé de garage, guide de pêcheurs, homme de route pour la compagnie Vogue (d'Arvida), etc; à la suite d'une greffe à l'épine dorsale, il fut obligé de renoncer pour un temps au travail physique et il agissait comme vendeur d'automobiles depuis quelque temps quand il s'accorda le petit congé qui lui a été fatal.

Maître dans l'art de conduire une embarcation dans les endroits les plus difficiles, excellent nageur, il avait vingt fois opéré la montée du rapide à l'Orignal, il en connaissait les dangers et les exigences, et sa prudence ne fut sûrement pas en défaut dans cette circonstance.

Il avait épousé, le 28 décembre 1953, Stella Noël, fille d'Oscar Noël et de Marie-Jeanne Dufour, de Saint-Jérôme, et c'est là qu'il demeurait. Il n'a pas laissé d'enfants.

Le nom des Buckell peut se perpétuer par ses trois frères, Charles-Eugène, Robert et Benoît, dont le premier est marié et déjà père de six enfants. Souhaitons qu'il ne disparaisse pas de notre région.

Victor Tremblay, ptre, P.D.
de la Société Historique du Saguenay.

RIVIÈRE-DU-MOULIN — *Origine de nom*

La région du Saguenay possède une toponymie des plus intéressantes. Les noms géographiques de notre coin de pays ont été tirés pour une bonne partie de la langue indienne, langue toujours imagée et qui dépeint admirablement ce qu'elle désigne: Chicoutimi, "jusqu'ou c'est profond", Chibougamou, "lac des passes", Kiskissink "au petit cèdre", Saguenay, "eau qui sort", Mistassini, "grosses roche". D'autres, tirés de notre histoire régionale, nous rappellent quantité de personnages historiques: De Quen, Parent, Normandin, Malherbe, Coquart, Chute-à-Caron... Ces noms rappellent des vieux missionnaires, des premiers colons, des arpenteurs qui à une période déterminée ont fait leur marque au Saguenay. D'autres enfin désignent ce que l'endroit représente: Portage-des-Roches, Rivière-du-Moulin, rivière Qui-mène-du-train, Grande-Baie, Cap Jaseux... nous n'en finirions plus de les énumérer.

Malheureusement, cette vérité tout autant géographique qu'historique tend de plus en plus à disparaître et à faire place à une longue litanie de noms de saints qui sont tous vénérables, je n'en doute pas un seul instant, mais que je préfère voir à l'église ou à titre de patrons, que donnés en noms à nos municipalités, lacs ou rivières. Il est triste de constater la disparition de noms bien choisis et leur remplacement par des noms de saints qui cadrent mal avec l'endroit qu'ils désignent. Ainsi par exemple: Anse-aux-Foies, aujourd'hui St-Fulgence, La Descente-des-Femmes devenue Ste-Rose-du-Nord, la baie Milles-Vaches, maintenant St-Paul-du-Nord, et que d'autres encore.

Espérons que nos autorités civiles comprendront ce problème et continueront de doter notre région

de noms appropriés et tirés des immenses réserves de notre répertoire historique et indien.

Aujourd'hui je veux vous rappeler l'origine d'un de ces noms de notre patelin, celui de la Rivière-du-Moulin.

Le village de la Rivière-du-Moulin tire son nom de la rivière qui coule au beau milieu de son territoire et qui le traverse en entier du Sud au Nord. Cette rivière prend sa source dans le parc des Laurentides et n'a rien de bien particulier en soi. Les Indiens l'appelaient: "Papawitish", nom que l'on trouve sous diverses orthographes sur les cartes anciennes et dans certains rapports.

En 1725, le Gardeur de Tilly, fit une exploration au Saguenay en vue de localiser des forêts accessibles d'où on aurait pu tirer des mâts de navires. Visitant le poste de Chicoutimi et ses environs, voici ce qu'il écrivait à ce sujet: "Nous avons visité une autre Pinière de la Rivière Pèpavitiche dans laquelle il y a quantité de Pins Blancs. Nous en avons marqué 70 depuis 22 jusqu'à 30 pouces de diamètre et même au dessus à 15 pieds du gros bout". (1)

Le Père Laure, s.j., sur une carte du Domaine du Roi dressée en 1731, appelle cette rivière: "Papaouchiet". Normandin, l'arpenteur chargé en 1732 de délimiter le Domaine du Roi, l'appelle: "Pipaétiche". (2). Sur une carte qu'il dressait en 1744, N. Bellin, ingénieur de la marine, l'appelle: "Penaouetich". Lotter, sur sa carte de la Partie Orientale de la Nouvelle-France, écrit: "Panaouctiche". Pascal Taché en 1825 donne: "Pipanitish", et enfin James McKensie, dans son rapport sur les Postes du Roy en 1808: "Oupaouetiche". (3)

Embouchure de la rivière du Moulin. — Site de la maison de McLeod.



Neil McLaren, commis au poste de Chicoutimi, nous donne dans le journal du poste, couvrant la période de 1800 à 1805, deux orthographe différentes dans 43 citations: "Papavitish et Papawitish". (12)

C'est M. de Sales Laterrière qui semble le premier employer le nom actuel. On trouve en effet dans son journal d'une visite au Saguenay faite en juin 1827: "Il y a dans cette espace trois belles petites rivières la Rivière de l'Islette, la Rivière au Moulin, la Rivière aux Rats Musqués, enfin la Rivière de Chicoutimi". (4)

Dans le rapport des Commissaires nommés pour explorer le Saguenay, en 1828, on trouve sous la plume du Lieutenant F. H. Baddeley la citation suivante: "Entre les Rivières Chicoutimi et Du Moulin..." (5) Dans le rapport de J.P. Proulx, A.G., ont lit également: "Le 26ième et le 27ième jour. J'ai exploré le terrain entre la rivière du Moulin et celle de Chicoutimi, en montant une certaine distance de celle du Moulin jusqu'à la distance d'environ 10 milles... Les espèces de bois varient à peu près tel que dans le voisinage de la rivière du Moulin". (6)

Un autre connaisseur du pays, consulté par le Comité parlementaire en 1828, Charles H. Gauvreau, N.P., dit ceci: "à une demi lieue plus bas "Rivière du Moulin", bon havre, terre cultivable jusqu'à la baie des Ha Ha." (7)

Enfin, Jos. Bouchette, junior, qui faisait partie de l'équipe des Commissaires, écrit: "Lorsqu'on est à la Rivière du Moulin, environ 2 milles au-dessous du poste..." (8)

C'est D. L. Ballantyne, A.P., sur une carte dressée en février 1851, qui semble être le premier à se servir de ce nom pour désigner la rivière sur une carte. C'était d'autant plus facile pour lui que déjà Peter McLeod y avait construit un moulin et fondé un établissement en 1842 et que ce nom était alors sur toutes les lèvres, comme dans tous les documents officiels. L'origine de ce nom remontait cependant beaucoup plus loin et il était basé sur des faits historiques certains.

C'est en effet sur les bords de la rivière Pepavitchie que les Jésuites avaient, avant 1750, installé un premier moulin à scie.

Le Père Coquart, dans le rapport qu'il adressait à l'intendant Bigot, le 5 avril 1750, le mentionne clairement: "Je ne parle pas ici de la bâtisse du moulin à scie dans la Rivière Pepavitchie à une demie lieue en deça de Chicoutimi, Je dirai seulement que, pour la sûreté des mouvements, il ne faut que deux scies et deux montures; ceux que j'ai interrogés sur cet article et qui sont au fait m'ont assuré que deux scies entretenues jour et nuit donneront par 24 heures 140 ou 150 planches..." (9)

Ce moulin dura-t-il longtemps? Je l'ignore et l'absence de document ne nous permet pas d'en dire plus que le Père Coquart nous en apprend sur le sujet.

En 1788, la Compagnie du Nord-Ouest prenait à ferme les Postes du Roi pour une période de 14 ans et en 1802 elle renouvelait son bail pour 21 ans, soit jusqu'en 1822. (10)

Durant cette période, s'il faut en croire une note du rapport Jos. Bouchette, cette compagnie érigea un second moulin sur la rivière Pepavitchie, tout probablement sur les ruines de celui des Jésuites. Voici ce que nous dit Bouchette à ce sujet:

"Lundi le 15 septembre 1828. En revenant au poste (de Chicoutimi) je remarquai, du côté méridional du Saguenay, une rivière que je montai jusqu'au pied d'une chute, où la compagnie du Nord-Ouest a érigé un moulin pendant qu'elle avait les postes du Roi. La chaussée, qui est à 100 verges du débarquement, est encore assez bonne, mais le moulin tombe en ruine. La dalle qui prend en haut de la chute est tout à fait insuffisante aussi bien que les autres parties de l'ouvrage, qui sont destinées à faire marcher deux scies..." (11)

L'existence de ce second moulin est établie, mais sur ce dernier, comme pour le premier, nous n'avons pas d'autre document. Le peu que nous en savons justifie cependant pleinement le nom de rivière du Moulin donné à la rivière Pépavitchie.

Ce nom devint d'usage courant à partir de 1842, quand Peter McLeod fonda à son tour un troisième moulin sur les ruines des deux précédents et jeta en même temps les bases de l'établissement de Chicoutimi, dont le berceau sera toujours le petit village de Rivière-du-Moulin.

Ce nom désormais désignera non seulement la rivière mais aussi le petit village en formation. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à jeter un coup d'oeil sur les papiers du fondateur Peter McLeod, sur les actes des registres de l'état civil de Grande-Baie et du début de la mission St-Nom-de-Jésus, devenue en 1848 St-François-Xavier. Le Père Honorat, l'un de nos premiers missionnaires, s'en sert aussi fréquemment dans sa correspondance avec les autorités civiles et religieuses du temps.

Consacré par l'usage et répondant bien à la vérité historique, ce nom fut officiellement choisi pour désigner le nouveau village de Rivière-du-Moulin lors de son incorporation civile, le 2 novembre 1912.

Et voilà, rapidement énoncée, l'origine du nom de l'un des plus charmants villages de notre beau royaume du Saguenay.

Léonidas Bélanger.

- (1) Archives publiques du Canada, Série C 11, Vol. 67, page 213.
- (2) Rapport de Normandin, page 19. Société Historique du Saguenay.
- (3) Rapport de James McKensie sur les Postes du Roy. Société Historique du Saguenay.
- (4) Rapport des Commissaires pour explorer le Saguenay, page 191.
- (5) Idem page 29.
- (6) Idem page 176.
- (7) Idem page 185.
- (8) Idem page 162.
- (9) Relations des Jésuites Vol. XIX, pages 119-120, éd. Thwaites 1710-1756 et aussi dans le Journal de James McKensie en 1808, page 25.
- (10) Histoire du Saguenay par la S. H. du Saguenay, page 143.
- (11) Rapport des Commissaires pour explorer le Saguenay, page 160.
- (12) Journal de Chicoutimi (1800-1805). Dossier de la Société Historique du Saguenay, no 449, page 82.

Mémoires d'un vieillard

Joseph Delamarre

La Société Historique du Saguenay — on le sait ou on s'en doute — depuis bientôt 25 ans qu'elle existe, s'est plu et se plaît encore à recueillir toutes sortes de choses de chez nous qui commencent à constituer un véritable trésor. L'on connaît assez bien son musée, que les visiteurs étrangers trouvent merveilleux. Il est normal qu'on ne connaisse pas aussi bien ses archives, naturellement moins accessibles au grand public. N'empêche qu'elles renferment aussi leurs richesses, et en grand nombre, et du plus attrayant cachet.

Il m'est venu l'idée de vous en faire apprécier un spécimen: les mémoires de vieillards. Ils sont assez nombreux. Plusieurs s'étendent sur de savoureux détails. Celui-ci nous est fourni par Joseph Delamarre, l'un des frères de l'abbé Elzéar, le fondateur de notre pèlerinage régional bien connu. (Le récit date de 1920 et fut recueilli de la bouche de l'auteur, qui était alors âgé de 69 ans et demeurait au Lac Bouchette même).

Il se présente d'abord. Fils de Charles Delamarre et de Luce Laroche, tous deux de Québec. Il avait quatre frères et trois soeurs, dont Luce est l'aînée. Lui-même se place au troisième rang et le futur abbé arrive le cinquième. Puis il raconte :

"La famille est partie de Québec, au temps de McLeod (Peter McLeod) et Marcom (Malcolm) Deschênes, pour venir aux Terres Rompues, où je suis né. Il n'y avait alors, me dit ma mère, qu'une famille de Gagnon et Augustin Blackburn, qui fut mon parrain, avec la dame Jean-Guy. Après une couple d'années, nous retournons à Laval puis à Québec, d'où nous revenons: (j'ai sept ans) nous établis à Hébertville.

"Après trois semaines de goélette, nous touchons à la Grande-Baie, chez l'oncle Louis Jean-Guy. De là, au Portage des Roches, à travers bois. La famille en bacagnole jusqu'au Portage des Roches; et de là, en barge, de lac en lac. Les pilotes: Jos. Cloutier, 20 ans, et d'autres.

"Ce Jos. Cloutier, qui amène sa famille un an plus tard s'établir notre voisine, dans les côtes chez Cajetan Vézina, c'est la deuxième maison bâtie là; la nôtre était la première. Ses fils: Jos., Bellone, Benjamin, David (époux de Sophie Ratté, soeur de Wilfrid, celui qui a ouvert la petite montagne de St-Jérôme). David a travaillé à faire la ligne de chemin de fer d'un bout à l'autre.

(Ici, il donne simplement les noms des cinq

familles qui avaient précédé la sienne: Drouin, Tremblay, Lemay, Beaubien, D'Auteuil. Puis il poursuit.)

"Au lac Sec, on se prêtait souvent main-forte pour construire, récolter. Le dimanche, nous, de la dernière maison, nous les prenions tous en passant, pour aller à l'église.

"Nous semions à la pioche; d'abord, les buttes de la Belle-Rivière. Le père Antoine Tremblay avait un boeuf, "Carreau", pour herser, le premier du rang Caron. Nous emplissions sa traîne de monde pour aller à la messe. Après cela, ça vient vite et dru.

"Notre terre fut vendue à Prudent Savard, actuellement le voisin de la route (qui descend à Kouchepegane). Nous achetâmes, d'un Chauveau de Québec, la terre d'Omer Vézina, plus près de l'église.

"Félix Langlais avait sa forge quand nous sommes arrivés. Prime Pelletier était arrivé aussi. Son frère Thomas et lui sont venus s'établir au lac à la Croix, après avoir vendu à Philippe D'Auteuil. Ils furent les premiers établis. Prime Pelletier s'est donné à son frère, le curé, et est mort garçon, chez les Soeurs Grises. Jean Pelletier, leur père, fut longtemps bedeau, après Paradis. Alfred Croft (le grand Croft), marié à une soeur de Prime Pelletier, est arrivé avec eux. Dans l'espace de cinq ou six ans, tout le pays était couvert de familles.

"Le premier curé fut Monsieur Hudon, qui m'a fait faire ma première communion. J'étais tapa-geux; je faisais toujours le sorcier (le diable); il m'a tiré les oreilles pas rien qu'une fois... Le deuxième fut M. J.-B. Villeneuve, qui fit instruire l'abbé Elzéar, mon frère. Je fus deux ans au presbytère. Le troisième, Monsieur André Pelletier. Le quatrième, Monsieur Leclerc. Le cinquième, Monsieur Barabé.

"En montant, arrivé au Portage des Roches, il y avait un campe envers le Grand Brûlé, occupé par un Perron. Nous logeons chez Raphaël Bégin. Il n'y avait pas de pain. Ma mère nous envoie, Charles et moi, chez Perron, à la brûnante. Nous achetons un petit pain d'orge noir, gros comme rien, dur comme une roche. En revenant, nous nous le lançons de l'un à l'autre, comme une boule. En arrivant, je le cache sous mon bras. "Tu n'as pas de pain?" dit ma mère. Gesteux, je réponds: "On a un petit caillou seulement!" Ma mère le fend en deux. Il y avait gros comme le poing de mie, qui galochait dans la croûte. Nous mettions du lait dans la croûte, comme dans un bol, pour souper.

"Pierre Larouche, son frère Joseph, (de la pointe de la Savane) et Nazaire Simard ont levé dix arpents d'abatis, avec un minot de pois pour tout soutien; ils étaient bâtis dans les fonds chez Omer Vézina. Et le soir, on jouait du violon et on dansait.

"Dans Kouchepegane, le foreman Deschênes avait des lots en bas de chez Edouard Beaulieu. Nous avons été faire de l'abatis pour son compte, sur le haut des côtes. C'était les premiers bûchés de Kouchepegane. J'avais alors autour de 15 ou 16 ans; et Charles, 20 à 21. Nous bûchions ensemble sur le même arbre, "à qui prendra le coeur de l'autre" (i.e. à qui atteindra le coeur de l'arbre le premier). Nous étions au pain sec et au poisson de la rivière.

"Les réunions étaient divertissantes; nous étions des frères et des soeurs. On dansait; on jouait: c'était un plaisir fou. Pour aller veiller, on allait en grand'traîne à bâtons. On emplissait la voiture pêle-mêle. Le père jouait du violon, et un petit gars, assis sur la table, s'il n'y avait pas de chandelles, entretenait allumées de longues éclisses de cèdre, dont il avait un tas à côté de lui. On laissait tout pour entendre conter des contes. Le père Séverin Bolduc et son frère Gédéon étaient des fameux conteurs. Leur père, Frédéric, lisait aussi des livres tout haut. C'était notre maison.

"C'est eux-mêmes qui ont construit leur moulin à scie, le premier à Hébertville. A l'âge de 12 ans, à peu près, je suis allé à la rivière à Mars (Bagotville), avec Thomas Bolduc, leur frère, qui avait 15 ans, en canot, chercher la manivelle de la scie (scies en chasses). Le premier moulin à farine marchait quand nous sommes arrivés; c'était celui de Félix Langlais.

"Je suis allé aux chantiers avec les fils d'Isaac Laplante (François, Georges, Joseph), de Kouchepegane. Avec Joseph, je tenais tête aux grands scieurs, sur le godendart, que le foreman nous entretenait avec soin. J'ai dravé sur les rivières Bédard, Kouchepeganish, etc., toutes celles du lac, sans excepter les Décharges.

"J'ai hiverné deux fois sur l'île d'Alma, vers 18 ans. Il n'y avait alors que trois familles: Alexis Tremblay, Charles son frère et un Perron (Les Tremblay, frères de Georges Tremblay, étaient fils du père Hervé, du lac Sec) et la famille de Damase Boulanger, gardien de la dalle.

"Nous avons hiverné dans un camp sur le site de la gare d'Hébertville (Station d'Hébertville).

"J'ai hiverné, à 19 ans, en plein bois, à la place du village de Mistouk. L'hiver suivant, à la baie Trépanier.

"Damase Savard faisait chantier dans les bois de Mistouk, deux ans avant le grand feu de 1870. Nous avons bûché l'île Maligne, pour les Price sous les ordres de Billy Jourdain. Le cook était le fameux Charles McMullen."

(Plusieurs lecteurs ont dû reconnaître des noms de leurs ancêtres parmi ceux mentionnés. Nous le retrouverons.)

Antoni Joly,
de la Société Historique du Saguenay.

Nouvelles de la S. H. S.

Rapport de l'année 1958

L'année 1958 a été active comme toujours à la Société Historique du Saguenay. Voici un bref rapport sur ce qui peut intéresser tout le monde.

La bibliothèque s'est augmentée de 88 volumes et 59 brochures.

Les archives ont acquis 226 documents, 3696 pages de notes et matière d'information, 1484 photographies, 26 cartes; il faut ajouter à cela la documentation de l'ancien Conseil d'Orientation économique, reçue au cours de l'année et dont la matière n'a pas encore été inventoriée, et aussi toutes les collections de revues et de journaux qui se continuent.

Le musée s'est enrichi de 340 pièces nouvelles, ce qui porte à environ 9,500 le nombre des objets qui y sont conservés. Au cours de l'année il a reçu 1240 visiteurs.

Le service d'information de la Société a donné réponse à 1287 demandes de renseignements, ce qui dépasse de plus d'une centaine les chiffres des meilleures années antérieures.

La correspondance de l'année compte 1183 lettres.

Le nombre des conférences ou causeries données dans la région, à l'extérieur ou à la radio est de 70, dont 5 à la section de généalogie. Celle-ci a tenu 7 réunions et donné pour sa part 47 renseignements, qui souvent étaient de véritables relevés généalogiques, voire des généalogies complètes.

La Société a publié 4 numéros de son Bulletin (qui est maintenant supprimé) et 110 articles sur des sujets d'histoires régionale, ce qui correspond au double des années ordinaires.

Le conseil d'administration de la Société Historique du Saguenay a tenu 16 réunions régulières, à la moitié desquelles les membres ont été invités. La convocation aux réunions générales, faite par la radio et le journal, s'adresse à tous les membres de la Société et leur présence est désirée.

La Société compte actuellement 1062 membres.

Les officiers actuels du conseil d'administration de la Société sont :

Président: Mgr Victor Tremblay, P.D.;

Vice-président: Mgr Alphonse Plourde, P.D.;

Secrétaire-trésorière: Mlle Berthe Côté;

Archiviste: M. l'abbé Jean-Paul Simard;

Bibliothécaire: M. l'abbé Thomas-Louis Doré;

Conservateur du musée: M. Simon Ouellet;

Responsable de la section de généalogie: M. Léonidas Bélanger.

Ceux de la section de généalogie sont: M. Léonidas Bélanger, président; Mgr Alphonse Plourde, vice-président; M. Jean-Jacques Simard, secrétaire; Mlle Mathilde Casgrain, publiciste; MM. Simon Ouellet, Charles Cooke et Wilfrid Chainey, directeurs.

Si travailler c'est vivre, la Société Historique du Saguenay se porte très bien.

L'esprit d'entreprise dans l'histoire du Saguenay

Sait-on qu'entre la réalisation de la première ampoule électrique par Edison, aux États-Unis, et l'avènement de l'électricité au Saguenay il ne s'est écoulé que seize années? Edison réalisa son invention en 1879. Et en 1895 on installait l'électricité à Chicoutimi.

Seize ans, c'est un temps d'une longue durée à notre époque, où les inventions sont lancées d'un seul coup par la production de masse sur tous les marchés du monde. Ainsi, le risible "hula hoop" a conquis les coins les plus reculés du monde en quelques mois à peine.

Mais à la fin du siècle dernier, on vivait beaucoup plus lentement. Et que la nouveauté révolutionnaire qu'était l'électricité ait atteint la région du Saguenay en seize ans, cela veut dire que les Saguenéens d'alors ne manquaient ni d'initiative, ni de hardiesse dans le risque.

Après 1895, et par petits réseaux isolés, l'électricité bourgeonna depuis Roberval, au Lac St-Jean, jusqu'à Bagotville, sur la Baie des Haas. Sans doute ces réseaux avaient-ils peine à subsister, malgré des tarifs beaucoup plus élevés que ceux d'aujourd'hui, mais le seul fait qu'ils aient pu être montés témoigne déjà hautement de l'esprit d'entreprise de nos hommes d'affaires d'il y a un demi-siècle.

Il faut dire que la génération d'il y a cinquante ans savait de qui tenir. Son esprit d'entreprise lui venait en ligne directe des Vingt-et-Un de 1838, cette vaillante équipe d'hommes d'affaires — oui, ne l'oublions pas: les Vingt-et-Un constituaient une société d'hommes d'affaires.

Pour ce premier numéro de *Saguenayensia*, nous sommes heureux de rendre hommage à la mémoire de nos vaillants prédécesseurs dans le commerce de l'électricité.

La Compagnie Électrique du Saguenay

— à l'avant-garde du progrès —

Longue vie à "Saguenayensia"



Fondée en 1931



Compliments de

Côté Boivin & Cie, Inc

Chicoutimi

Fondée en 1896

Succursale à Roberval



Compliments de

Pharmacie Chicoutimi

Justin Maltais, Ph., prop.

5 PHARMACIENS LICENCIES

28 Est, rue Racine

CHICOUTIMI



Pharmacie Hamel, Enr.

Maurice Lagaré, Ph., co-prop.

3 PHARMACIENS LICENCIES

149 Est, rue Racine

CHICOUTIMI

Succès à "Saguenayensia"

Gagnon
Frères

Nouveautés Meubles



CHICOUTIMI

Avec les compliments de

L'HOTEL CHAMPLAIN

CHICOUTIMI

Longue vie à "Saguenayensia"

Ludger Harvey & Fils, Ltée

JONQUIERE

Avec les compliments des

Maîtres-Tailleurs LAFLAMME

CHICOUTIMI

Longue vie à "Saguenayensia"

Les Ateliers Emile Couture, Ltée

CHICOUTIMI

Compliments de

La Boulangerie Fortin, Ltée

65, rue Laval

KENOGAMI

COMPLIMENTS ET SUCCES
A "SAGUENAYENSIA"

Bienvenue et longue vie
à la nouvelle revue
"Saguenayensia"



Les magasins de la région

Petit Séminaire
de Chicoutimi

Compliments de

John Murdock

Chicoutimi